

Dumouriez

~~F111~~
11935

Case
FRC
17924

GALERIE
DES ARISTOCRATES
MILITAIRES,
ET
MÉMOIRES SECRETS.

THE NEWBERY
LIBRARY

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND ANATOMY
HARVARD UNIVERSITY
CAMBRIDGE, MASS.

G A L E R I E
DES ARISTOCRATES
M I L I T A I R E S ,
E T
M É M O I R E S S E C R E T S .

How Wretchedly he rules ,
Who is serv'd by Cowards , and advis'd by Fools.
Otway D. Carlos prince of Spain , act. IV.

Conseillé par des fous , servi par des poltrons ,
Louis XV a reçu les plus sanglants affronts.

A L O N D R E S ,

Et se trouve

A P A R I S

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1 7 9 0 .

THE
BIBLE

AND
THE

NEW

TESTAMENT

IN

THE

ORIGINAL

P R É F A C E
D E L'É D I T E U R

L'AUTEUR de ces Mémoires Secrets, de la guerre de 1757, n'avoit pas pu prévoir en les écrivant qu'il viendroit une époque où leur publication pourroit devenir utile pour éclairer l'opinion publique par des exeemples, sur les dangers que court une nation livrée à l'aristocratie, qui substitue tous les vices des cours aux vertus mâles qui font la force des empires.

On peut juger au style de cet ouvrage, que l'*à-propos* nous engage à rendre public, qu'il est composé par un militaire, avec

toute la verve de l'indignation , et avec toute l'incorrection d'un soldat ; il paroît avoir pris pour modèle , Velleius Paterculus ; mais le Romain flatte l'affreux Tibère , et le François ne ménage personne. Il a encore un autre avantage sur son modèle , c'est que la série de ses portraits , ou médaillons , suit l'ordre des campagnes de cette honteuse guerre , et présente un intérêt historique , sous une forme plus piquante que le récit journal de nos flétrissantes erreurs.

On pourroit intituler ce livre , la Galerie des Aristocrates militaires ; car il en est de plus d'une espèce ; chaque état de la société avoit les siens. Chaque ordre , quand cette division barbare vexoit la nation , étoit tyrannisé par une oligarchie aussi intolérante qu'insupportable. Le clergé gémissoit sous ses pré-

lats, ses abbés commandataires et ses chanoines ; ce *haut clergé* engraissoit ses vices, sa mollesse et son orgueil aux dépens de la sueur et de la misère du *bas clergé*, aussi utile, aussi respectable, que méprisé, qu'avili.

L'ordre de la noblesse se divisoit en trois classes très-distinctes. 1°. La *haute noblesse*, ou noblesse titrée ; 2°. la noblesse de sang, ou l'antique noblesse, 3°. la noblesse acquise ou achetée. La première classe mettoit une distance infinie entre elle et la seconde, quoique bien plus utile et bien plus respectable dans les idées anciennes ; elle méprisoit souverainement la troisième. Les ducs avoient porté l'imprudence et l'amour de leur propre conservation, jusqu'à obtenir des ordonnances qui les mettoient à l'abri de l'épée des nobles.

La seconde classe , jalouse de la première , se vengeoit de sa hauteur , en dévoilant son origine , car la plupart des ducs étoient à peine nobles. Des maîtresses , des ministres , des favoris , avoient fait croître ces champignons sur le fumier impur du palais des rois. L'antique noblesse méprisoit et adoroit la noblesse titrée. Lasse de prodiguer son sang pour végéter pauvrement et avec humiliation dans les grades subalternes de la milice , elle subsistuoit à l'honneur Gaulois , la bassesse , la flatterie , l'intrigue. Un hyver de Versailles étoit plus utile que dix campagnes de guerre. Le gentilhomme , qui avoit *de la tournure* , c'est-à-dire , de la fatuité et de l'audace , rampoit à la cour devant les ducs et les commis , il en revenoit corrompu et colonel. De-là vient cette choquante multiplicité des emplois supérieurs du militaire

D E L' E D I T E U R. ix

taire François , qui ont avili tous les grades , et surchargent l'almanach royal et le tableau des pensions , d'une foule d'êtres inutiles qu'il devient conséquent , de payer en raison des dignités dont on les a honorés. De-là ces présentations nombreuses , qui , depuis 20 ans remplissent les gazettes de France , et les carosses du roi d'une foule de noms , dont jamais l'histoire n'a fait mention , et surchargent nos fastes d'une nouvelle nomenclature héraldique , fruit de l'orgueil , et source de prétentions et de déprédations. Cette seconde classe , repoussée par la première , devant laquelle elle rampoit en la méprisant , se vengeoit de cette infériorité par ses dédains pour la troisième.

La troisième classe honoroit de son mépris le tiers état. Un secrétaire du

PREFACÉ

roi, fier d'une suite d'ayeux de 18 mois d'antiquité, dédaignoit la roture, comme un enfant dénaturé, méconnoît sa mère, quand il a fait fortune. Ses richesses la rapprochoit de la noblesse titrée, et servoient à former une caste mettise, dont les mœurs se ressentoient de ce mélange honteux. Un million de dor dégrassoit la bourgeoisie ennoblie, et en faisoit une duchesse. C'est ainsi que cette classe se vengeoit des deux premières en les corrompant.

Il est étonnant que la seconde classe, l'antique noblesse, pressée entre ces deux extrêmes, qui absorboient les honneurs et les richesses, et ne lui laissoient pour toute jouissance que la frivole contemplation de ses vieux parchemins, n'ait pas senti que la convocation des États-Généraux lui ouvrieroient un moyen pour repren-

dre tous ses droits usurpés par les deux autres classes. En se tenant attachée aux vieux préjugés de son ordre, elle n'amélioroit pas son sort, elle ne servoit que les deux classes qui la tyrannisent. Son intérêt étoit dans le principe de se joindre aux tiers état, dont elle auroit formé la tête, par la représentation des campagnes, et même de beaucoup de villes. La cession volontaire qu'elle avoit annoncée de ses privilèges pécuniaires, ne lui laissoit plus d'intérêts opposés à ceux du peuple. La noblesse de province auroit été l'appui de ses concitoyens dans l'assemblée de la nation, comme elle est leur soutien dans les armées.

Au reste on peut dire avec St.-Augustin ; *ô felix culpa !* Si chaque ordre avoit fait ce qu'il devoit faire, nous serions encore rangés sous ces trois vieilles bannières

res, l'aristocratie auroit encore des ressources; la révolution ne seroit pas complète. Le grand mouvement de la régénération de la France, a été trop rapide pour être calculé. Il est dû à la mauvaise foi, et à l'impéritie tyrannique des ministres, à l'avarice du clergé, à l'orgueil déraisonnable de la noblesse, aux prétentions des corps de judicature, et aux souffrances intolérables du peuple.

La secousse a été trop violente pour ne pas entraîner le désordre. Le mot de *liberté*, mal interprété par le peuple, a dégénéré en licence. L'énergie est devenue fureur, les lois sont méconnues; chaque ville, chaque bourgade est une république isolée. Cependant il y auroit de la foiblesse et de la déraison à ne pas se livrer à l'espoir. Un mot de ralliement, inconnu il y a un an, la *nation*, réunit tous les esprits et les intérêts.

Dès que l'assemblée nationale aura terminé sa constitution, aura formé une nouvelle division du royaume, pour détruire les préjugés et les intérêts opposés des provinces; aura fondé, pour la sûreté de l'exécution de ses décrets, des assemblées provinciales et municipales bien constituées; alors un nouvel ordre plus rigoureux régénérera l'arbre antique de notre monarchie. Alors nous aurons une patrie, et nous pouvons nous glorifier d'être citoyens du plus beau royaume de l'univers.

Depuis la paix de 1762 les ministres, qui se sont succédés rapidement au département de la guerre, ont travaillé à l'envie, à détruire l'esprit de l'armée. Le soldat françois s'est cru citoyen, il n'est que débandé. C'est dans cette révolution qu'on a pu bien juger la foi-

blesse des liens de notre discipline militaire. Les plus fameux de nos officiers-généraux , ceux qui tourmentoient le plus les troupes par une tactique aussi inconstante qu'inutile et vexatoire , ont fui leurs divisions. Les chefs des régimens et des compagnies , méconnus ou méprisés de leurs soldats , sont restés sans crédit et sans autorité. Les bas-officiers sont restés seuls commandans des compagnies dont ils sont l'ame ; car les officiers connoissoient à peine leurs soldats. Dégoutés eux-mêmes par un fatras d'ordonnances entièrement contraires au génie de la nation , leurs murmures , leur nonchalance ont commencé la dissolution des liens de la subordination. La révolution , occasionnée par les manœuvres du maréchal de Broglie autour de Paris , a fait le reste. Puisse cet ouvrage , qui semble fait pour l'oc-

occasion, quoiqu'il ait été enseveli depuis plus de 15 ans dans un porte-feuille, fasse sentir que toutes nos calamités viennent du mauvais choix des ministres et des généraux de l'aristocratie!

Une grande partie de ceux dont les portraits sont rassemblés dans cette galerie, sont morts. Tous ceux qui existent encore, bons, médiocres, ou mauvais, sont comblés d'honneurs et de récompenses, comme s'ils avoient étendu la gloire de la nation jusqu'aux extrémités du monde.

Vingt-six années de paix ont recruté notre armée de généraux de cour, ou de tacticiens énergumènes, qui y ont porté la désolation, le désespoir et désertion. La Fayette, Bouillé, les deux Viomesnils, Heymann, Fremont, Wimp-

fen et quelques autres qu'on peut citer et employer, consolent un peu les troupes des inspecteurs minutieux, et surtout de l'éphémère conseil de la guerre, qui, avec ses ordonnances ridicules, a fait plus de mal au militaire françois que toutes les batailles qu'il a perdues pendant la fatale guerre de 1757. Ces novateurs imprudens ont perverti l'esprit national; ils ont voulu commander à des automates pour n'être pas jugés. Soldats françois! consolez-vous, vous serez désormais regardés comme des hommes; vous connoîtrez vos généraux, ils vivront avec vous comme avec des concitoyens; ils vous accorderont leurs estime, et mériteront la vôtre, où ils seront punis.

L'auteur termine son ouvrage par les expressions de son désespoir, parce qu'il ne pouvoit pas prévoir la révolution actuelle. Le moment, où nous le pu-

blions , est encore bien critique ; nous ne sommes pas précisément dans l'anarchie , comme les gens foibles , ou les gens de cour le publient , dans l'espoir de ramener l'administration déprédatrice , dont l'extinction fait leur désespoir ; mais nous sommes oppressés par un suspension totale des lois et des pouvoirs.

Puisse cette crise se terminer bientôt , ou puisse l'aristocratie , si elle veut encore essayer ses forces contre une nation entière , prendre des moyens aussi imprudens , aussi faciles à découvrir et à déconcerter que ceux qu'elle a employés dans ses trois précédentes tentatives ! ses supôts soufflent encore une fermentation impuissante et déraisonnable ; leurs imprudens propos cherchent à aliéner le roi de son peuple , à souffler la discorde et la jalousie dans l'ame des ministres contre une assemblée pleine

de zèle, dont à la vérité la marche est celle d'un torrent après un grand orage. Aucun des membres de cette célèbre assemblée, quelque audacieux qu'il pût être, n'a pu imaginer aller aussi loin qu'elle a été poussée par les circonstances.

Peuple de Paris, qui la renfermez dans vos murs, ne vous attachez ni à ses débats, ni aux particularités que vous connoissez pour ou contre ses membres. Tous les écrits périodiques, les pamphlets, les brochures dont vous êtes inondés, font errer votre jugement. Lisez ses procès-verbaux; réfléchissez sur ses décrets, c'est tout ce qui en restera dans dix ans. Alors vous admirerez sa sagesse et sa profondeur. Vous serez étonné que les premiers pas d'un peuple naguères esclave, amolli, corrompu, vous conduisent avec autant de fierté que de prudence à une li-

berté légale , fixent les limites des quatre pouvoirs , qui sont la b ase de tout gouvernement ; limites jusqu'alors inconnues et confondues dans le gouvernement François , ces quatre pouvoirs sont , le législatif dans la main de la nation , jointe avec le roi , l'administratif , l'exécutif , et le judiciaire , plus particulièrement au roi , qui est l'agent sacré de la législation.

Tels seront les fruits que nous recueillerons des travaux de cette auguste assemblée. Si de la précipitation des circonstances qui l'entraîne , il résulte quelque in correction dans plusieurs de ses décrets , les législatures suivantes rectifieront ces légères erreurs , d'après les lumières de l'expérience. Enfin , nous aurons une constitution , des lois , une patrie. Les peuples voisins , qui nous jugent peut-être à présent sur les amères d cla-

mations de nos coupables émigrans, ou sur les excès d'une populace poussée au désordre par des intrigues criminelles, respecteront une nation qui a eu le courage de vouloir être libre, et qui donne à l'Europe une leçon d'énergie, et de lumières qui sera imitée avant la fin du siècle par tous les peuples qui l'environnent, et qui sont comme elle victimes de la dévorante aristocratie.

L'événement mémorable du 4 février vient de mettre le sceau le plus sacré à notre régénération. Le roi entraîné par le mouvement paternel de son cœur, a écarté tous les obstacles que ses entours mettoient entre lui et la nation, séduit pas l'espoir d'une contre-révolution impossible, dont le procès de l'aventurier Favras venoit de découvrir la trame, aussi absurde que chimérique.

Cette démarche héroïque de Louis XVI ne laisse plus aucune ressource à l'aristocratie. La réconstitution de l'armée , qui va être sanctionnée par l'assemblée nationale , va décharger l'état militaire de ces grandes charges , sans fonctions , destinées de tout temps à la faveur , et auxquelles le mérite ne pouvoit jamais atteindre. On va décharger le trésor royal de ces fortes pensions , qui n'étoient destinées qu'aux gens riches et aux favoris , comme les objets les plus recherchés du luxe ne se donnent qu'aux filles les plus célèbres par leurs vices. Des pensions purement alimentaires , justes et glorieuses , parce qu'elles seront tarifées sur la durée et l'espace des services , sur les campagnes et les blessures , exciteront l'émulation , sans ruiner la nation. Les grades militaires seront le prix de l'ancienneté ou du mérite reconnu. Chaque individu , en entrant

dans cette carrière pénible , y sera soutenu par une ambition raisonnable , et ne verra d'autres bornes à sa carrière que celles de sa capacité. Tous les genres d'ambition , compatibles avec la vertu , seront , ou pourront être , le mobile des actions des François. L'homme de guerre , ne perdant pas ses droits de citoyen actif , pourra être choisi par ses concitoyens pour venir , à l'exemple des Romains , peser les intérêts civils et politiques de la nation dans son auguste sénat.

Une solde suffisante attachera au service le soldat et l'officier , dont le sort ne sera pas négligé par la nation , comme il l'étoit par des ministres et par des courtisans , qui ne regardoient ces êtres que comme des machines. L'honneur , ce mobile des monarchies , selon Montesquieu , ne sera que plus fort chez des militaires

citoyens ; il sera épuré de ce qu'il avoit de commun avec la vanité , et il sera fortifié par le patriotisme , sentiment inconnu avant la révolution , puisqu'il n'y avoit point de patrie. On substituera le mot honorable de *récompense* , au mot avilissant de *grace* , qui peignoit si bien la distribution arbitraire des emplois et des pensions , au nom du roi , qui ignoroit souvent la cause et l'objet des bienfaits , souvent mal placés , qu'il répandoit aux dépens du pauvre peuple. C'est alors que la France aura réellement une armée composée de généraux habiles , d'officiers zélés , et de soldats fidèles. C'est alors que les talens et l'âge seront appréciés et respectés. C'est avec de pareilles armées que ne faisant que des guerres défensives et justes , on soutiendra l'honneur d'une grande nation , et on lui fera reprendre dans la république Euro-

xxiv DE L'ENITEUR, etc.

péenne la place dont ses malheurs, ou
plutôt ses erreurs l'avoient fait décheoir.

Tels seront les fruits de la constitu-
tion qui régèrène ce superbe royaume,
et que vient de sanctionner Louis XVI
par sa démarche aussi paternelle que
vertueuse.

GALERIE

G A L E R I E

DES ARISTOCRATES

E T

MÉMOIRES SECRETS

IL est impossible d'écrire avec sûreté la guerre des français en Westphalie , parce qu'il est impossible de débrouiller la vérité de toutes les enveloppes fausses et fardées , que l'honneur altéré de cette nation sacrifiée a fait donner à cette époque malheureuse de son histoire , et de toutes les exagérations que l'insolence des vainqueurs a ajouté à une quantité de faits, où il n'y a eu, d'un côté , que de la honte et de la faiblesse , et de l'autre du bonheur sans gloire. On peut seulement dire , en général , qu'il s'est fait peu de guerres depuis que les hommes se la font , c'est-à-dire , depuis qu'il y a des hommes , avec aussi peu de conduite , aussi peu de courage , aussi peu

A

d'honneur , aussi peu de plans assurés de la part des vainqueurs , comme de celle des vaincus. L'histoire la plus vraie de cette guerre ne peut être regardée que comme une satire amère contre les nations les plus respectables de l'Europe ; ainsi je ne voudrois pas me charger d'en être l'historien , quand j'en connoitrois même toutes les causes , les ressorts cachés , les circonstances et les progressions.

Les cabales de cour , les changemens fréquens de ministres et de généraux , l'influence imprudente , indécise , mais toujours despotique et toujours déplacée , de la maîtresse du roi , l'indiscipline des armées françoises , le trop grand nombre et l'avidité des officiers généraux , la profusion de la dépense , le luxe et les voleries nécessaires pour le soutenir , soit à l'armée , soit à Paris ; voilà les principales causes des disgrâces flétrissantes dont la nation françoise a été accablée dans le cours de cette guerre également funeste et honteuse. C'est un vertige général dont elle ne semble pas corrigée , et qui fait craindre et prévoir les malheurs les plus affreux pour l'avenir.

Les alliés de l'Angleterre, lorsque nous marchâmes à la conquête du pays d'Hanovre, étoient *quarante mille poltrons fuyant devant cent mille bandits*. Ce sont les propres paroles du duc de Cumberland, lorsqu'il les quitta, après la honteuse convention de Klosterseven. Bientôt le mauvais succès de la bataille de Rosback, les horreurs commises dans le pays d'Halberstadt, les maladies, la foiblesse et l'éloignement des quartiers, et plus que tout cela, l'imprudence impardonnable d'avoir laissé ensemble et armés quarante mille hommes que l'on supposoit suffisamment arrêtés par une signature, pendant que l'on ruinoit et mettoit à feu et à sang leur patrie sous leurs yeux; tout se réunit pour nous accabler.

Il est impossible à tout brave homme, aimant sa patrie, de désapprouver l'infraction du traité de Klosterseven; notre façon de jouir de nos conquêtes a légitimé la rébellion; elle étoit juste et forcée.

Le succès qui suivit les premiers efforts fit de ces paysans timides et ramassés à la hâte des soldats courageux et disciplinés.

nés. Un homme seul changea cette armée en un moment , et finit par soutenir une guerre égale contre nous. Cet homme est le prince Ferdinand de Brunswick , dont nos généraux ont tant cherché à diminuer, par leurs conversations, la gloire qu'ils lui avoient créée par leurs opérations.

Sa première irruption , sur nos quartiers , qui paroissoit téméraire , n'étoit qu'un coup de main hardi et sûr par le calcul de la vivacité de l'attaque , et du défaut de possibilité de résistance et de secours. Le passage du Rhin et la bataille de Crevelt sont de même des entreprises audacieuses , qui devoient réussir contre une armée plongée dans le désordre et l'anarchie , où la trahison , la lâcheté et le brigandage occupoient les premières places. Les irruptions annuelles et périodiques dans nos quartiers d'hiver , que l'on a taxé d'imprudence , ainsi que la bataille de Berghen , étoient de même des opérations bien combinées , dérangées par des contre-temps. Chaque campagne du Prince Ferdinand avoit un but , et produisoit un résultat avantageux.

En 1758 , il nous a chassé honteuse-

ment depuis le Wezer jusqu'au Rhin , et il nous a battu à Crevelt.

En 1759 , il nous a battu à Minden , mais c'est sans contredit la campagne la plus dangereuse qu'il ait faite ; le succès de cette seule journée l'a remis , et a comblé toutes nos disgraces.

En 1760 , il avoit affaire à un seul général , estimé le meilleur de tous les nôtres , commandant une belle armée de plus de 120,000 hommes ; il a cependant fait échouer toutes les opérations de ce général ; il a garanti le pays d'Hanovre , et nous a obligés à finir notre campagne sur le Rhin , avec menace de voir la guerre dans les pays-bas et en Flandres.

En 1761 , il lui a été fort aisé de se défendre contre les manœuvres inconséquentes de deux généraux , que leur haine et leur jalousie mutuelle rendoit plus dangereux l'un pour l'autre que pour l'ennemi. Il s'est attaché particulièrement à empêcher les progrès du maréchal de Broglie , qu'il avoit personnellement en tête comme le plus habile.

En 1762 , la moitié de la campagne s'est passée en négociations , le reste en

marches et contre-marches avec quelques chocs peu importants qui ne décidoient rien pour les affaires politiques.

Ainsi, pendant les cinq années que le Prince Ferdinand a commandé les alliés, il a réussi à dissiper de grandes armées, à nous brûler chaque hyver nos magasins, pour empêcher les progrès de la campagne suivante, et à reprendre une année le pays et les places qu'il perdoit l'année précédente.

Il a été fort bien secondé par son neveu, le prince héréditaire de Brunswick, que nous avons vu à la tête de toutes les attaques, et chargé de toutes les opérations hardies. Ce jeune prince a une grande intelligence de la guerre, beaucoup de courage et beaucoup de vivacité; il a fait de grandes fautes, dont il a été puni par le mauvais succès; mais, en général, il a développé en toute occasion une ame grande, des talens supérieurs, qui font prévoir qu'il sera un jour un des plus grands capitaines de l'Europe.

Le comte de la Lippe-Bückebourg, qui s'est fait tort par sa rivalité, ou plutôt par sa jalousie contre les deux princes

de Brunswick , a les ridicules de Dom Quichotte , avec beaucoup de bonnes qualités qu'il a déployées depuis au service de Portugal. Ce général est à portée , s'il vient une guerre entre le Portugal et l'Espagne , de se faire fort aisément , aux dépens de cette dernière , une réputation très-brillante.

Luckner , fameux partisan que la France a acheté depuis la paix , est un des meilleurs généraux de l'armée alliée , et celui qui a le plus profité de la guerre , par sa vivacité à nous inquiéter , et sur-tout dans nos retraites précipitées.

Parmi les autres généraux de cette armée , les anglois n'étoient que des braves gens , mais sans aucun talent ; et les allemands , excepté deux ou trois qui avoient réellement du mérite , étoient des hommes lourds , ignorans et grands ivrognes.

Cette espèce d'hommes est encore préférable , pour la conduite d'une armée , à des grands seigneurs , ignorans , cabaleurs , avides d'argent , amollis par le luxe , ne doutant de rien , éloignés des loix de l'honneur , affichant tous les vices , et méprisant cette austérité de mœurs ,

qui est le principe des vertus mâles et vigoureuses qui font les grands hommes.

Je vais tracer les portraits de quelques-uns de ces généraux qui ont fait notre honte et nos malheurs ; je les rangerai selon l'ordre successif des campagnes, et des occasions où ils ont été distingués par une bonne ou mauvaise conduite : je les rassemble ici pour ma propre utilité, et pour me retracer, par ces tableaux, les principaux faits de cette guerre. Le titre de ces mémoires (qui ne verront jamais le jour) prouve que c'est sans méchanceté que je les nomme, puisqu'ils resteront réservés entre mes amis et moi.

J'avoue que je n'ai cette discrétion que par condescendance pour le siècle où je vis ; car ces généraux mériteroient d'être dévoilés et exposés aux justes reproches de la nation : mais cette franchise seroit un crime, parce que l'esprit de la cour de France et les mœurs de Paris sont les mêmes qu'alors, et que les mêmes causes subsistent pour nous amener les mêmes disgraces.

Tous nos plus grands noms sont traînés honteusement par des hommes vils, lâches

et crapuleux ; le dégoût a chassé des troupes les vieux officiers et les vieux soldats ; la liste nombreuse d'officiers généraux inutiles , à charge ou dangereux , grossit tous les ans ; les régimens sont menés par des enfans qui sacrifient à leur caprice les meilleurs sujets et les meilleures institutions , qui perdent la tactique pour un petit jeu de marionnettes ridicule et inutile , et qui , soutenus par les ordres supérieurs dans toutes ces nouveautés absurdes et dangereuses , préparent pendant la paix les sanglans affronts qui attendent nos troupes dans une guerre prochaine.

On changera le système ; mais il sera bien tard. Malheureusement , la gangrène est au cœur , et c'est le luxe de Paris qui cause les malheurs de la France , et qui causera peut-être sa ruine. Aucune nation n'a plus d'âme , plus de courage et plus d'esprit que la nation française ; mais la légèreté et l'amour excessif des plaisirs ont tourné en frivolité ses qualités aimables dont le solide a disparu , ont attiré la haine étrangère , et ont fini par altérer toutes les vertus. La honte et le ridicule ne nous ont pas corrigés , parce que le

malheur qui accable la nation n'atteint pas les grands. Quand les disgraces monteront jusqu'à eux , la vigueur renâtra , et leur exemple , qui nous perd à présent , pourra seul nous rendre nos vertus , notre gloire et notre bonheur.

M. D C C. L V I I.

LE MARÉCHAL D'ESTRÉES.

Le Maréchal d'Estrées est un fort honnête homme , brave , vigilant , actif , mais il est brusque et emporté ; son génie et ses connoissances sont médiocres ; son extrême sévérité le faisoit haïr des soldats ; sa dureté le rendoit désagréable aux officiers. D'ailleurs , ce général ne voulant pas avoir une table frugale , on le taxoit d'avarice. Mais ce qui lui a fait plus de tort , c'est qu'il étoit environné d'ennemis intérieurs et couverts , beaucoup plus redoutables que ceux qu'on lui avoit donnés à combattre. Le comte d'Estrées n'étoit pas des premières familles de France ; on l'avoit cependant choisi pour commander de préférence sur tous les grands de la cour et les princes du sang , qu'une fausse politique (système de foiblesse) éloigne , dit-on , du commandement des armées.

Il est bien certain que le choix du comte d'Estrées , pour la conduite de la guerre en Westphalie étoit agréable à

tous les véritables militaires. Sa réputation d'excellent lieutenant-général étoit établie. Il avoit fait son apprentissage sous le fameux , l'immortel maréchal de Saxe, qui l'avoit formé par ses exemples, et employé comme son bras droit. Il est bien plus aisé de commander quinze ou vingt mille hommes, sous les yeux d'un héros, d'exécuter des ordres clairs bien combinés, bien disposés, n'ayant point à combattre la cabale et l'envie, n'étant pas chargé du succès, et n'étant pas le premier, que de conduire une guerre sous les ordres inconséquens d'une femme avec une armée indisciplinée, affoiblie par une longue paix, précédée d'une réforme dure et imprudente, avec des seconds plus grands seigneurs que le chef, fiers, ignorants, poltrons, mal intentionnés, cabaleurs et perfides.

Le roi pensoit comme la nation sur le comte du maréchal d'Estrées, qu'il estimoit singulièrement. Le maréchal de Saxe avoit été autant regretté à la déclaration de la guerre, qu'il avoit été méprisé en temps de paix; c'étoit en quelque sorte réparer les torts qu'on avoit eû

vis-à-vis de ce héros , que d'employer son principal élève. La marquise sentit toutes ces raisons ; elle voulut par le choix du comte d'Estrées , ménager sa puissance , flater la nation , et satisfaire le roi , qui aimoit ce général , et lui donnoit beaucoup de confiance. Elle comptoit sur son pouvoir absolu , que le comte n'oseroit pas choquer ; elle étoit sûre de pouvoir toujours faire manquer ses opérations , s'il cherchoit à devenir indépendant ; ainsi elle ne pouvoit que gagner à son élévation , parce que , s'il avoit des succès , c'étoit par ses ordres et sous sa direction ; s'il n'en avoit pas , son crédit diminueoit auprès du roi. On trouve toujours incommode un courtisan vertueux.

Tout le monde a été étonné que le Comte d'Estrées ait couru à sa perte en faisant mal ses conditions , en se liant les mains , en n'insistant pas sur la nécessité d'avoir carte blanche , sur-tout allant faire la guerre à 200 lieues de la cour. C'étoit sa soumission qui le faisoit choisir ; n'avoit consulté que le désir de commander , sans réfléchir sur les consé-

quences de la commission dont il se chargeoit. La marquise dirigeoit la guerre, parce que le comte d'Estrées n'osoit pas la prendre sur lui, et préféroit sa sûreté à sa gloire, risquant, par ce moyen, beaucoup et l'un et l'autre.

Lorsque le maréchal arriva en Westphalie, l'armée étoit très-brillante, mais très-peu propre à pousser vigoureusement la guerre, sur-tout dans le pays où il avoit à marcher; le luxe, l'indiscipline, l'insolence, la maraude dominoient depuis le premier lieutenant-général jusqu'au dernier soldat: aussi ce vertueux général eut-il le sort des réformateurs; il fut détesté. Pour couvrir la honteuse cause de la haine qu'on lui portoit, on attaqua sa conduite militaire, on murmura contre sa lenteur. Il avoit effectivement manqué plusieurs fois dans cette campagne l'occasion de détruire une armée méprisante de quarante mille paysans, qui fuyaient devant les cent mille hommes qu'il commandoit; mais il suivoit ses ordres. Il en reçut enfin de différens, mais bien tard. Il passa le Weser. Le duc de Cumberland voulut se défendre à Hastembeck: le général fran-

çois lui donna bataille , et la gagna malgré sa propre armée. Secondé de M. de Chevert et de Guerchi , il rétablit les fausses manœuvres que M. de Maillebois , le duc de Lorges et plusieurs autres ont été accusés d'avoir occasionné , les uns par trahison , les autres par poltronnerie. On pouvoit remporter une victoire complète ; mais le duc d'Orléans , qui commandoit la cavalerie , se servit de son titre de prince du sang , pour contrebalancer l'autorité du maréchal , refusa de marcher à l'ennemi , malgré les ordres réitérés , et le laissa faire tranquillement sa retraite. Tout le monde a vu les factums ridicules qui ont suivi cette victoire. Je crois que c'est la première fois qu'on ait vu un procès sur une bataille gagnée.

Cependant le maréchal , vainqueur en Westaphalie , venoit d'être entièrement défait à Versailles. Les murmures sur sa lenteur avoient été vivement relevés dans les petits soupers de la marquise. La cabale avoit renversé le seul honnête homme , le seul fait pour commander dans ce moment. On lui nomma un suc-

cesseur ; ce fut l'heureux duc de Richelieu. Il arrive à l'armée, et il y vit le triomphe du maréchal qui , sur le champ , se rendit la cour, pour couvrir la cabale de honte. On voyoit revenir chargé de lauriers et de gloire un homme qu'on croyoit être venu à bout de déshonorer et de perdre l'armée. Paris , la France et l'Europe entière éclatèrent en plaintes , en satyres , en reproches sur l'injustice qu'on faisoit au maréchal ; il fut regreté par les mêmes soldats qui l'avoient haï , et il fut plus que jamais l'ami du roi. Mais il est retourné mal-à-propos , en 1762 , compromettre sa gloire qu'il a ternie , en s'associant avec le prince de Soubize ; il a cédé aux instances du roi , et la cabale alors a réussi à diminuer sa réputation , en lui faisant partager la honte et les mauvais succès de son collègue. Le maréchal d'Estrées est vieux et considérablement incommodé de la pierre ; ainsi il ne commandera plus. (Mort).

LE COMTE DE MAILLEBOIS.

Le comte de Maillebois a fait tant de
bruit

bruit dans l'Europe , son indécent procès avec le maréchal d'Estrées , est si connu , que ce trait seul suffit pour faire porter un jugement désavantageux sur son caractère. Ce général a prodigieusement d'esprit , il ne manque pas de courage , et ses talens sont sublimes. C'est le jugement qu'en a porté le maréchal de Saxe ; il est bien malheureux que des qualités si estimables et si utiles soient ternies par les vices les plus honteux et les plus nuisibles. Tout le monde a été d'avis que le comte de Maillebois ne devoit pas survivre à son procès , et on a regardé son pardon comme très-dangereux. Il a cherché inutilement à se faire employer en Espagne ; il y a apparence que s'il survient des guerres ; ils servira de rechef en France. En ce cas , il ne lui faut ni supérieurs , ni égaux ; et encore ! . . . Rien ne prouve davantage la disette de bons généraux en France que ce choix et le desir unanime de la nation pour qu'il soit employé. C'est une extrémité bien fâcheuse que d'être obligé de remettre les intérêts de la patrie entre les mains d'un homme qui a été convaincu de les avoir déjà sacrifiés à l'ambition et à l'a-

vidité , par une noire trahison qui pouvoit perdre toute une armée.

On a remarqué dans la première campagne que la présence des trois princes du sang n'a servi qu'à affamer l'armée par le nombre énorme des équipages , et le luxe funeste qui se communiquoit à toute la noblesse qui étoit à la tête de l'armée , et qu'elle a beaucoup gêné les opérations des généraux , en donnant cours à la cabale et aux protections.

LE DUC D'ORLÉANS.

Le duc d'Orléans , premier prince du sang , a l'ame très-honnête et très-noble , il n'a fait que la première campagne , dans laquelle il s'est laissé prévenir par les cabales contre le maréchal d'Estrées , il ser-voit à la double trahison du comte de Maillebois , qui lui avoit fait espérer qu'en cas de mauvais succès , on lui donneroit l'armée à commander. Il commandoit la cavalerie à Hasteimbeck ; il l'empêcha , de sa propre autorité , de couper la retraite à l'ennemi , malgré les ordres réitérés du maréchal , auquel il enleva ainsi une vic-

toire complete ; se voyant trompé dans l'espérance qu'il avoit de succéder au généralat , il n'a pas servi depuis. Il a des vertus morales , respectables ; c'est un bon prince généralement aimé et estimé ; mais il n'est point du tout militaire , et l'ambition qu'il a eu un moment , ne pouvoit qu'être suggérée. (Mort).

LE PRINCE DE CONDÉ.

Le prince de Condé , par son rang , sa richesse , la juste réputation de ses ancêtres attiroit les regards de tous les militaires qui desiroient trouver en lui un chef pour réparer toutes les fautes , et les disgraces de nos campagnes précédentes. Il avoit fait les deux campagnes de 1757 et 1761 , avec beaucoup de courage et d'intelligence , quoique , dans cette dernière , il eût été obligé de lever le siège de Ham. Aussi , dès qu'il parut chargé d'un commandement , toute l'armée tourna vers lui son espérance , ses desirs et son affection. Cette heureuse disposition des esprits a encore été augmentée par les succès de sa campagne de 1762 , pen-

dant laquelle il a battu deux fois les ennemis par le conseil de M. de Monteynard, lieutenant-général, homme d'un très-grand mérite. S'il veut continuer à prendre de bons conseils, et s'attacher des officiers habiles, il lui sera fort aisé d'avoir toujours des succès, parce que les soldats les suivront toujours avec zèle et confiance. Le nom qu'il porte est un mérite réel auprès de la nation françoise. Les démonstrations de joie que toute la France a fait éclater après ses victoires, doivent l'animer singulièrement à soutenir sa glorieuse réputation, qu'il a acquise facilement par un début heureux. Le Grand Condé étoit à peu près du même âge, quand il vainquit les Espagnols à Rocroy; avec un si beau modèle et une aussi heureuse imitation, il ne devoit pas avoir besoin d'autre éguillon. D'ailleurs, étant très-riche, il lui seroit aisé de soutenir l'amour du peuple par ses libéralités. Ce jeune prince a le cœur très-honnête; il est bon, populaire, courageux, infatigable, et fort appliqué au métier de la guerre, qu'il aime avec passion. Mais il a l'esprit borné, il n'est pas libéral,

et il lui manque cet air ouvert et assuré qui soutient la confiance publique. D'ailleurs, il est entièrement livré à la vie crapuleuse de Paris, qu'il affiche avec trop peu de décence; elle lui dérobe le tems, le desir et les moyens de s'instruire et de se former.

LE COMTE DE LA MARCHE.

Le comte de la Marche a une fort belle figure, de la bravoure et beaucoup d'esprit, mais il est inappliqué et donné à la vie libertine de Paris; c'est le plus grand dommage, car il est de tous nos princes du sang celui qui donnoit le plus d'espérance à la nation. Il n'est pas bien en cour, et il faudra beaucoup de changement, pour qu'il soit employé. Beaucoup de monde souhaitoit que le prince de Conty, son père, eût commandé l'armée. Son mérite, supérieur à ses défauts, étoit généralement connu; mais il étoit brouillé ouvertement avec la marquise et le ministre. Donc ce choix étoit impossible. Alors le comte de la Marche eût pu servir et se former sous son père, mais à présent il doit y renoncer.

LE MARÉCHAL DE RICHELIEU.

Il faut reprendre l'histoire du maréchal de Richelieu de plus ancienne date, pour bien faire connoître son caractère. Il est l'Alcibiade de son siècle ; la comparaison qui a été faite de lui à ce fameux Athénien est parfaite. Il a les mêmes vues et les mêmes vertus ; mais le gouvernement monarchique ne prête pas autant à celles-ci que le républicain, au lieu que la cour de Versailles étoit un théâtre brillant, pour étaler et perfectionner ses vices. Sa bravoure, sa galanterie, son esprit et sa magnificence l'ont rendu long-temps le seigneur le plus aimable de France ; sa finesse et sa complaisance le rendoient le courtisan le plus puissant et le plus caressé. Il conserve, dans sa vieillesse, un très-grand crédit, appuyé de biens immenses et mal acquis.

Toutes les époques de sa vie ont été heureuses et brillantes. En 1745, à la bataille de Fontenoy, un officier particulier nommé Ysarn, lui ayant indiqué quatre pièces de canon, lui procura le

moyen d'enfoncer la fameuse colonne anglaise , et d'avoir une très-grande partie de la gloire de cette bataille. En 1746 , le duc de Boufflers étant mort de la petite vérole , en défendant héroïquement la ville de Gênes contre les impériaux , M. le duc de Richelieu lui succéda peu de temps avant la levée du siège , et il hérita des lauriers du duc de Boufflers , du bâton de maréchal de France , et du titre de sénateur Gênois. En 1756 , il fut chargé du fameux siège de Port-Mahon , et réussit à prendre cette place , opération d'autant plus merveilleuse , qu'elle étoit généralement jugée impossible , et qu'il a fallu toute la mauvaise conduite des anglais , pour la faire réussir. Mais la fortune conduisoit le maréchal par la main , et récompensoit sa témérité par les succès les plus éclatants.

Un tissu aussi brillant de gloire et de bonheur militaire rendoit le maréchal de Richelieu digne de succéder au maréchal d'Estrées. Mais l'amitié de la marquise qui lui devoit son élévation , fut ce qui le fit choisir. Son arrivée fit totalement changer les esprits et les dispositions de

l'armée. On vit tout d'un coup succéder l'enjouement françois à la sévérité gauloise ; le luxe et la dépense , à la simplicité et à la sobriété ; l'indiscipline à la rigueur ; le brigandage au désintéressement ; et le vice à la vertu. Les soldats adorèrent d'abord un général qui leur prêchoit le mauvais exemple ; ils le baptisèrent du nom de *Petit-Père la Maraude* , comme autrefois les Romains nommoient leurs consuls , l'*Africain* , le *Numidique* , le *Belgique* , le *Germanique*. La guerre ne fut que plaisanterie et insolence. On arriva à Hanovre. Les alliés hors d'état de se défendre , se retirèrent à Stade , sur les bords de l'Elbe , pour être à portée de recevoir quelques secours des flottes anglaises ; on les y suivit. Le maréchal força le duc de Cumberland à signer la fameuse convention de Klostersevern ; mais il ne prit pas la précaution de désarmer les quarante mille alliés , comme ils le demandoient , et de les renvoyer chacun chez eux. Son avarice insatiable lui fit faire une seconde faute toute aussi grossière ; pour pouvoir vexer plus de pays , tirer plus de contributions , rançons ,

présents , saufconduits , passeports , privilèges et mille friponneries sous différents noms ; il étendit ses troupes depuis Cassel , qui fermoit sa droite , jusqu'à Brême et l'Oostfrise , qui fermoit sa gauche , c'est-à-dire que les lignes de ses quartiers d'hyver occupoient cent lieues de front sur presque autant de profondeur ; et que de cent mille hommes qui composoient son armée , il n'en avoit nulle part dix mille ensemble.

Pendant ce tems , le prince de Soubise étant allé se faire battre en Saxe , les Hanovriens ne se crurent plus obligés à garder aucune mesure ; il est toujours aisé d'é luder une convention en chicanant sur les fermes. Le prince Ferdinand marcha à leur tête sur Lunebourg et Zell ; le maréchal crut devoir aller les réduire une seconde fois , mais il fut repoussé , et le prince se maintint. La cour de Versailles mécontente , rappela le maréchal , qui revint chargé d'or , fit bâtir des palais , paya ses anciens créanciers pour faire de nouvelles dettes , et jouit tranquillement de toutes ses iniquités. Depuis ce tems ce général , après avoir été quelque tems mal

en cour , est rentré en grace , et a été nommé gouverneur de la Guyenne et Gascogne ; qu'il gouverne avec la même légèreté, le même despotisme et la même avidité , qu'il gouvernoit la Westphalie.

On peut fixer à l'époque du généralat du maréchal de Richelieu , celle de la décadence de l'armée françoise , et de la honte de ses armes. Il est bien certain que la perte de la bataille de Rosback a été la première cause de l'expulsion des Français du pays d'Hanovre ; mais si le maréchal eût désarmé les alliés , ou bien si , ne les désarmant pas , et ne les renvoyant pas chacun chez eux , il n'eût pas dispersé ses troupes , et qu'il eût tenu les ennemis masqués , et menacés par un corps d'armée imposant , il n'auroit pas ensuite éprouvé les disgraces et les affronts qui sont montés à leur comble sous son successeur le comte de Clermont. Le maréchal ne peut donc être regardé que comme un homme fort dangereux , un grand criminel dont l'esprit et les talens sont aussi nuisibles que la sottise et l'ignorance de ses successeurs , et dans une république il eût été puni de mort. Sa

vieillesse le met dans le cas de ne pouvoir plus nuire long-tems. D'ailleurs ses débauches excessives , plus que ses fatigues , l'ont réduit à la plus grande conduite , et en ont fait un squelette sans force. (Mort.)

M. DCC. LVIII. ET M. DCC. LXIX.

LE COMTE DE CLERMONT.

On fut fort embarrassé à Versailles pour remplacer le maréchal de Richelieu. Parmi les maréchaux qui figuroient dans l'almanach , on n'en trouva aucun assez jeune , ni assez habile pour réparer l'afreux désordre que deux ou trois mois de campagne de ce général avoient causé. M. le maréchal de Belle-isle , venoit de prendre le ministère de la guerre dans un âge qui auroit dû le dispenser d'ambition , et qui le rendoit incapable de rien expédier. On ne voulut pas renvoyer à l'armée le comte d'Estrées ; lui-même n'eût peut-être pas consenti à y retourner.

On nomma le comte de Clermont , prince du sang ; ce choix étoit une preuve de disette , de l'embarras et de l'indécision du ministère. On prétend que le roi de Prusse rit beaucoup de cette nomination , et dit assez plaisamment » que la cour de » France avoit sans doute épuisé tous ses » généraux , puisqu'elle lui envoyoit celui » des Bénédictions ». Le comte de Cler-

mont est effectivement abbé de St.-Germain-des-Prés, et tient un milieu entre l'épée et l'encensoir. C'est un fort honnête homme, incapable de trahison, mais sans talent, sans élévation, sans mérite. Il s'en falloit de beaucoup que ce prince se fût distingué dans la guerre de 1741. Le maréchal de Saxe n'en avoit jamais été content dans les expéditions dont il avoit été obligé de le charger. On espéroit que son premier essai de guerre ne lui donneroît pas de goût pour la continuer, encore moins pour commander une armée.

La cour de Versailles connoissoit son insuffisance, elle ne s'étoit déterminé à lui donner le généralat que pour faire cesser les cabales, les haines qui divisoient les chefs de l'armée, et réunir toutes les volontés sous un chef respectable par sa naissance, et qui passoit pour un bon homme, dans toute l'acceptation du terme; on le tira donc des délices de Paris, et des bras de sa maîtresse. Mais on lui donna un conseil pour régler toutes ses démarches, composé de quatre lieutenans-généraux; le marquis de Villemer,

le plus ancien de l'armée , fort honnête-homme , mais fort borné , et incapable de conseiller personne ; le comte de Mortagne , homme de grands talens et très-spirituel , mais sans mœurs et sans principes , et qui avoit arrangé dans son cœur et dans sa tête le sacrifice du prince , de l'armée et de sés collègues , pour arriver au commandement , et qui succomba sous ses noirs projets ; le marquis de Contades , depuis maréchal de France ; et le Comte de Saint-Germain.

Le comte de Mortagne s'empara très-vite et très-aisément de l'esprit du prince , qui joignit l'armée dans les premiers jours de juin 1758 , et la trouva consternée de la reprise des armes des alliés et des mauvais succès de Gifforn et Lunebourg , où le maréchal de Richelieu avoit été repoussé. Le prince n'avoit pas une tête propre à soutenir des disgraces , encore moins à les réparer ; il ne trouva d'autre remède que de boire et de fuir. Le Prince Ferdinand , força ou enleva tous les postes du Weser , de l'Aller et de la Leine.

Le comte de Clermont laissa couper

son armée en deux ; laissa prendre Mindin ; abandonna ses malades , son artillerie , ses bagages et ses traîneurs , et se sauva derrière le Rhin. Le prince Ferdinand profita de la consternation générale , renversa tout dans sa marche , pilla , détruisit , tua et poursuivit les François jusques sur le Rhin.

C'est-là cette fameuse retraite qu'on peut nommer fuite , où il périt plus de 30000 François , sans avoir donné aucune bataille. On trouve dans l'antiquité peu d'exemples de terreur , d'indiscipline et de cruauté semblables à ceux que les François ont donné dans cette honteuse retraite. Si l'histoire fidèle en est transmise à la postérité , elle aura peine à reconnoître cette nation.

Le prince Ferdinand fit un trait de témérité qui lui réussit ; il passa le Rhin avec 25000 hommes , et vint en attaquer 70000 rassemblés à Crevelt. Le comte de Saint-Germain soutint l'attaque des alliés , et les repoussa avec fort peu de troupes. Le prince Ferdinand fit sonner la retraite , et il étoit prêt à la faire , ses troupes étant rebutées et vaincues ,

lorsque le comte de Saint-Germain ; loin de recevoir un renfort de troupes fraîches , et de munitions qu'il avoit demandées pour compléter la victoire , eût avis que le comte de Clermont fuyoit à toutes jambes vers Neuss , où ce prince arriva le premier de son armée , à laquelle il avoit donné ordre de le suivre. Le comte de Saint-Germain n'eût pas d'autre parti à prendre que de faire sa retraite en bon ordre , toujours suivi des alliés que leurs succès inespérés rendoient téméraires.

De Neuss , le comte de Clermont partit pour Paris , où il alla se délasser de ses fatigues dans les bras de sa maîtresse ; heureux , s'il n'en fût pas sorti pour se déshonorer , et faire un tort irréparable à sa patrie ! Il a eu la mauvaise foi d'accuser l'armée ; mais la réponse est aussi ancienne que le monde : l'exemple du chef fait tout. Toutes ses prouesses furent l'affaire de six mois. Le comte de Clermont passe à présent sa vie ; tantôt dans les plaisirs , tantôt dans la dévotion : Je le crois aussi absolument guéri de la folie de commander , que la cour de France
doit

doit l'être d'employer un homme aussi incapable. (Mort).

LE COMTE DE MORANGIÉS.

Comme la prise de Minden a été une des mauvaises excuses du comte de Clermont , il faut parler ici du général qui a rendu cette place. Le comte de Morangiés étoit un fort bon homme , fort brave et fort ignorant. Il se trouvoit commandant dans Minden , lors de l'irruption des alliés , et il couvroit la retraite d'Hannovre. Le comte de Clermont , qui rassembloit ses quartiers à Hamelen , pouvoit le secourir ; et quoique sa place fut mauvaise , il pouvoit s'y maintenir avec six bataillons et sept escadrons qui composoient sa garnison. Il fut assiégé avec toute l'ignorance et la timidité possible par les alliés. Ne sachant quel parti prendre , il s'abandonna à la conduite de son aide-de-camp , fort mauvais sujet (le comte du Roure , qui lui fit faire une capitulation honteuse). Il a été perdu , et n'a plus reparu à l'armée. Il est arrivé à ce siège un trait singulier au lieutenant-colonel du régiment de Lyonnais , nommé

Brulart. Il avoit déjà été pris vingt ans auparavant en Italie , dans la ville d'Asti , sous les ordres de M. du Montal , qui s'étoit rendu avec la même ignominie ; et ayant refusé alors de signer la capitulation , il avoit été cassé , puis rétabli avec honneur ; il ne fit point difficulté de signer la capitulation de Minden , et il fut une seconde fois cassé avec plus de justice. Le maréchal de Belle-Isle , en voyant les signatures , dit : c'est bien dommage que Bruslard ait appris à écrire. (Mort).

LE MARÉCHAL DE CONTADES.

La bataille de Crevelt avoit appesanti la honte de la nation. Le comte de Clermont s'en fut toujours courant jusqu'à Paris. La cour fit justice des trahisons de M. de Mortagne et des sottises du marquis de Villemur ; le premier avoit arrangé la campagne , le second avoit laissé forcer et surprendre les passages du Rhin , Emeric et Rées , et avoit fait une mauvaise retraite depuis Cleves jusqu'à l'armée. Ils furent rappelés et diffamés ; car il est à remarquer qu'il n'y a eu de toute cette

guerre aucun exemple de généraux françois punis un peu sévèrement excepté MM. de Broglie et de Saint-Germain, les deux seuls bons officiers supérieurs de l'armée, et les seuls qui aient servi honorablement pour la nation.

Le maréchal de Contades, devenu le plus ancien lieutenant-général, fut nommé pour commander d'abord par intérim, et enfin comme maréchal de France. Ce général étoit aussi un des meilleurs élèves du maréchal de Saxe, qui lui avoit rendu justice, et l'avoit toujours employé avec distinction et avec succès; cependant il n'a pas été heureux, il a même achevé de ruiner les affaires de France en Westphalie.

Je vais choquer tous les préjugés, toutes les gazettes, tous les raisonnements, toutes les opinions particulières, en essayant, non-seulement de défendre sa conduite et ses qualités militaires; mais en m'efforçant même de faire connoître en lui un mérite réel, accablé et voilé par les plus funestes événements.

La première accusation qui parut contre lui, fut de ne pas avoir coupé la retraite au prince Ferdinand après l'avoir

presque enfermé dans le mauvais poste de Frowiller. Toute l'armée se persuada que le maréchal profiteroit de la position , et donneroit bataille. Il en fut même pressé par plusieurs officiers généraux , sur-tout par le duc de Fitz-James. Effectivement les alliés n'avoient pour retraite que des ponts, qu'ils firent précipitamment la nuit sur la Herfte , et sur des marais qu'ils avoient à dos , et qu'ils furent fort heureux de traverser sans combattre.

Je ne veux pas entrer dans un procès aussi léget , ayant à défendre le maréchal sur des occasions plus graves ; mais il y a tout à parier que des combinaisons politiques , réglèrent dans ce tems , les opérations militaires. D'ailleurs les généraux François , étoient depuis le commencement de la guerre dans l'habitude de ne se déterminer qu'à la réception des couriers du cabinet , qui leur apportoient régulièrement dans une lettre , la décision de tous les mouvemens que les circonstances momentanées auroient dû seules décider , et que les changemens journaliers dérangoient , ou rendoient fautifs.

Le maréchal suivit le prince Ferdinand, après lui avoir laissé passer tranquillement

le Rhin , et profitant des succès remportés à Sundershausen et Lützelberg , par le corps détaché aux ordres de M. de Soubise et de Broglie , il regagna toute la Westphalie , excepté Lipstadt. Sa campagne fut très-bien combinée , très-savante , la plus régulière , la plus prudente que les François aient fait en Westphalie. Les vivres , ni les fourages ne manquèrent point ; les détachemens eurent des succès , parce qu'ils marchaient avec précaution , et que la besogne de tous les officiers étoit bien claire et bien expliquée. La confiance et la discipline commençoient à renaître dans l'armée françoise. Tout annonçoit des succès et la destruction de l'armée des alliés. Le prince Ferdinand obligé d'attendre les François à Minden , n'avoit de ressource que son camp retranché ; s'il étoit tourné , ou battu , tout étoit dit , et la guerre finissoit en Westphalie.

Le maréchal arriva dans les funestes plaines de Minden , où sa fermeté l'abandonna , ainsi que sa fortune. La bataille qu'il avoit décidé d'y donner , étoit arrangée dans sa tête et dans ses papiers , depuis six mois. Toute sa campagne s'étoit réduite à ce seul point , et quand le moment

fut arrivé, il se laissa battre honteusement, et sans dispositions.

Il a accusé de trahison les généraux qui devoient sous ses ordres exécuter l'attaque; mais il est inexcusable en une circonstance, c'est d'avoir perdu la tête dans le tems où lui seul pouvoit réparer les sottises qui se faisoient, soit par perfidie, soit par ignorance.

L'armée Française se présenta devant les alliés sans ordre; le centre marchoit sans savoir où; un détachement aux ordres du duc de Brissac, se perdit et se battit pour son compte; la droite commandée par le duc de Broglie, qui devoit attaquer les ennemis par leur gauche, ne donna point, sous prétexte que les retranchemens étoient impraticables, et se retira sans ordre de le faire. La gauche ne se battit pas non plus, quoique le comte de Saint-Germain qui la commandoit (réparateur perpétuel des sottises d'autrui) ait eû tout l'embarras de la retraite, dont le duc de Broglie s'attribua toute la gloire. Le centre étant battu et dissipé, le maréchal ne se donna aucun mouvement, ni pour rétablir l'affaire, ni pour assurer la retraite, et la faire

honnêtement. La terreur panique est une suite du désordre. Il y eût des régimens qui fuirent à trente lieues. La seconde ligne de la cavalerie étoit en déroute, avant que la première fût aux mains. Les Anglois, à qui les alliés durent le succès de leur journée, ne furent que braves, et cela suffit pour battre; ils attaquèrent sans ordre, mais serrez et en colonne, des bataillons pris en flanc à files ouvertes, prolongés par leur marche et sans appui. Tout fut désordre et confusion. Le maréchal fut si abattu par cette disgrâce, qu'il devint incapable de la réparer; il se retira, ou plutôt, il s'enfuit sur Francfort, et ne fit plus rien jusqu'à son rappel.

On avoit vu, en 1757, des factums et un procès sur une bataille gagnée; on n'entendit rien de pareil, après Mindén, quoique le maréchal eût bien autant de raisons et de preuves que ses prédécesseurs contre les cabales et les trahisons; mais il eût la prudence et la modération de ne pas se défendre.

Quiconque a fait la guerre avec le maréchal de Contades, le reconnoît pour un grand Tacticien, un homme flegmatique et froid, exact sur ses devoirs

qu'il est accoutumé à remplir, depuis sa jeunesse, puisque c'est sa conduite qui l'a élevé jusqu'au grade de maréchal de France, et qu'il n'avoit jamais fait d'autre faute que celle qui l'a perdu; mais elle a été irréparable. Beaucoup de militaire sont d'avis qu'il est le meilleur général que les François puissent avoir dans une guerre en Allemagne; mais qu'il faudroit, pour le faire réussir, que sa besogne ne fût pas embarrassée par les brigues; la cabale et les intrigues de cour auxquelles il n'a pas résisté avec assez de fermeté, et qui lui ont troublé la tête.

Après deux ans de disgrâce, le roi lui a accordé le gouvernement de l'Alsace, dont on a dépouillé, en 1762, le maréchal de Broglie, ce qui a beaucoup fait murmurer les partisans du vainqueur de Bergen; mais il n'y a pas trop à crier contre cette disposition du souverain, qui peut être une réparation très-légitime, si l'on épluche bien scrupuleusement la conduite du duc de Broglie à la bataille de Minden.

Le maréchal de Contades est encore en âge de rendre des services. Il est bon

citoyen , vertueux , modéré , spirituel , bon ami , sans ambition , armé de patience et de philosophie ; il ne pêche que par une trop grande foiblesse. Quelque tort que la bataille de Minden ait fait à la France , on ne peut pas être assez injuste , pour lui refuser l'estime qu'il a méritée par des services glorieux et utiles , depuis sa plus tendre jeunesse jusqu'à ce moment funeste.

Je joins à l'article du maréchal de Contades , les portraits de ses associés au *quartum-virat* , désigné pour le conseil du comte de Clermont , excepté celui du comte de Saint - Germain , que je réserve pour une autre époque.

LE MARQUIS DE VILLEMUR.

Le marquis de Villemur n'avoit d'autre mérite que d'être le plus ancien lieutenant - général de l'armée. Il avoit servi , comme un fort brave et honnête homme , dans les guerres précédentes ; mais sans aucune marque de génie ni de science. Aussi ne fut-il pas difficile au comte de Mortagne de le faire donner dans ses

panneaux , et de lui faire faire toutes les sottises nécessaires , pour montrer à la courson inca pacité. Il est vieux , et hors d'état de servir davantage. (Mort).

LE COMTE DE MORTAGNE.

Le comte de Mortagne est un homme de beaucoup d'esprit ; il a la tête très-forte et le cœur très-mauvais ; tous les moyens sont égaux à son ambition , et un crime ne lui coûte plus rien , pour renverser ce qui lui fait obstacle. Il n'avoit à l'armée que trois lieutenants-généraux plus anciens que lui , le marquis de Villemur , le marquis de Contades et le duc de Randan ; le troisième n'étant pas du *quartum-virat* , ne lui paroissoit pas aussi dangereux que les deux premiers , quoiqu'il entrât aussi dans ses vues de culbute.

Toute l'armée avoit confiance dans son courage et ses talens. La souplesse de son esprit le rendit bientôt maître des volontés du comte de Clermont , et c'est sur cette autorité qu'il bâtit les plus noirs projets. Afin de perdre ce pauvre prince , il lui fit faire les manœuvres les

plus lâches ; il dirigea la honteuse retraite d'Hanovre ; il ne fit secourir Minden ni aucun poste ; et , non content de ces premières lâchetés , il excita , par des opérations timides et désordonnées , les alliés à le poursuivre au-delà du Rhin. Ce fut lui qui plaça en avant le marquis de Villemur dans le poste de Clèves , pour empêcher le passage du fleuve ; à la vérité ce général aida à sa ruine , en se laissant surprendre ; c'étoit déjà un rival de moins , parce qu'il fut le premier à le décrier et à l'accuser par ses lettres à la cour.

Il lui restoit à déduire le marquis de Contades , et le comte de St.-Germain , (car le duc de Randan étoit englobé dans l'accusation de la mauvaise défense du Rhin.) Le flegme du premier ne lui donnoit pas assez de prise , mais il réussit au moins à le mettre mal dans l'esprit du comte de Clermont. Il éloigna le second en le chargeant de faire l'avant-garde de l'armée à Crevelt. Les alliés étant venus présenter la bataille , le comte de la Mortagne , après l'avoir laissé engager , empêcha le comte de Clermont de faire secourir le comte de St.-Germain qu'il

vouloit sacrifier , et lui arrachâ la victoire des mains.

Tout cela paroissoit avoir bien réussi ; cependant les noirceurs de ce général parurent si claires à la cour , qu'il fut enveloppé dans la punition, et que toutes ses intrigues servirent à élever le maréchal de Contades ; il est exilé depuis ce tems. Plus il a d'esprit , plus il est dangereux ; il eût été à souhaiter qu'on l'eût traité avec toute la rigueur des lois militaires , et qu'il eût payé de sa tête toutes ses perfidies. En France on maltraite trop , et on ne punit pas assez. Il est à croire que cet homme ne reparoîtra jamais. (Mort.)

LE DUC DE RANDAN.

Le duc de Randan est un seigneur très-aimable , un bon militaire , et un fort honnête homme ; il a laissé à Hanovre un souvenir cher et honorable de ses vertus , en adoucissant les malheurs de ce pays conquis , où il s'en fait respecter et regretter. Il se retira de l'armée après la bataille de Crevelt, pour ne pas se trouver aux ordres du maréchal de Contades , moins ancien lieutenant-général que lui ; on l'avoit ac-

cusé de s'être conduit mollement au passage du Rhin ; mais il étoit aux ordres du marquis de Villemur. Un homme aussi généralement respecté, est facilement justifié aux yeux , et dans le cœur des honnêtes gens ; il vient d'être fait maréchal de France , ce poste convient bien à ses vertus , mais il est au-dessus de ses talens. (Mort.)

LE DUC DE BRISSAC.

Le duc de Brissac a toute la grandeur , toute la générosité et le courage de l'ancienne noblesse Française ; il est respecté et adoré des soldats , aimé des peuples , haï des courtisans qui craignent ses railleries. Il a la tournure d'esprit singulière et plaisante. Dans la guerre de 1741 , ayant été chargé dans une de nos batailles de Flandres , d'attaquer avec la gendarmerie un corps d'infanterie Hongroise , qui se présentoit de bonne grace ayant demandé comment s'appeloit cette troupe , on lui dit que c'étoit le régiment de Bételém : » allons , mes amis , dit-il à sa troupe , renvoyons ces gens-là en Galilée. Cette plaisanterie anima les soldats qui le suivoient ; ils enfoncèrent ce régiment ,

et le détruisirent. Le maréchal de Saxe employoit ordinairement le duc de Brissac pour les coups de collier. Son intrépidité sert d'exemple aux soldats, et jamais il n'est plus guai et plus aimable qu'au milieu du péril. Il s'est distingué dans cette guerre par sa valeur et sa probité. Les villes où il a commandé ont été heureuse de l'avoir, parce que son désintéressement les dispensoit du pillage qu'elles eussent essuyé des autres généraux. Avec toutes ces qualités, le duc de Brissac n'est qu'un soldat; la besogne de détail gêne sa témérité, et renverse sa tête; c'est ce qu'il a prouvé toutes les fois qu'il a commandé des détachemens. Il n'est bon que pour mener des troupes à l'ennemi, et pour échauffer ou soutenir une attaque. Toute la France a applaudi à son élévation au grade de maréchal de France. Cette récompense, qu'il vient d'obtenir, étoit dûe à ses hautes qualités et au bon exemple qu'il a donné toute sa vie à notre haute noblesse, et qu'elle suit si mal. Mais il se rend trop de justice, pour prétendre exercer les fonctions, ce qui seroit trop dangereux pour les troupes qu'il meneroit. D'ailleurs il est déjà vieux et cassé. (Mort).

LE MARQUIS D'ARMENTIÈRES.

Le marquis d'Armentières est un fort bon officier , qui s'est toujours distingué par sa valeur et sa probité. Il est d'une vivacité qui ne le rend pas propre au commandement en chef , mais il est infatigable , vigilant , prompt et très-bon pour commander une réserve , faire une avant-garde , attaquer ou défendre une place , inquiéter les ennemis , faire un coup de main. En 1759 , il eut une commission importante et difficile , dont il s'acquitta parfaitement , et que les connoisseurs peuvent regarder comme un coup de maître.

Lorsque le maréchal de Contades marchoit sur Minden , pour y enfermer le prince Ferdinand , il détacha le marquis d'Armentières avec une réserve de huit mille hommes , pour faire le siège de Lipstadt. Il n'est pas douteux que , si le prince Ferdinand eût été forcé à Minden , Lipstadt tomboit de lui-même. Les François étoient alors maîtres de Munster , que le marquis d'Armentières avoit pris précédemment avec beaucoup de promptitude et de valeur. La déroute des Fran-

cois à Minden changea toutes les dispositions. La guerre, au lieu de se porter sur Cassel et le pays d'Hanovre, reflua sur Francfort et sur le Rhin. Le maréchal de Contades se retira jusqu'à Francfort, et le marquis sur le bas Rhin. Le prince Ferdinand fit marcher le général Imhoff et le comte de la Lippe, avec vingt mille hommes, pour faire le siège de Munster. Cette place se défendit vigoureusement, mais elle étoit mal approvisionnée. Il vint quelques troupes de Flandres, pour renforcer la réserve du marquis d'Armentières, qui avoit été obligé de disperser les siennes le long des places du Rhin, qu'un partisan ennemi nommé Scheiter avoit passé près de Dusseldorff, pour donner de l'inquiétude.

On chargea le marquis d'Armentières de faire entrer dans Munster un convoi de 400 chariots, d'inquiéter les ennemis, et retarder la reddition de la place. Ce général partit de Dusseldorff avec 6000 hommes, passa la Lippe à Halteren, tandis que le convoi sortoit de Coifeldt, sous la conduite du marquis d'Auvet avec 3000 hommes. Le général Imhoff étoit venu avec dix mille hommes au-devant
du

du marquis d'Armentières, et le comte de la Lippe continuoit le siège. Le général François déroba ses marches à l'ennemi ; arriva à point nommé devant Munster ; fit mine d'attaquer les lignes des ennemis, pendant que son convoi, favorisé par une sortie de la garnison, entra dans la ville. La retraite se fit de même avec succès, mais avec beaucoup de danger, parce qu'une fausse attaque qu'on faisoit sur Emsdetten, pour favoriser l'entrée du convoi, s'engagea trop chaudement, et qu'on eût beaucoup de peine à retirer les troupes. Ce secours n'empêcha pas la place de se rendre peu de temps après, mais cette expédition fut une des plus glorieuses et des mieux conduites de toute la guerre. Ce général a toujours servi avec beaucoup de zèle et de distinction. Il est fort aimé du roi, fort bon citoyen, et c'est un militaire fort entreprenant ; il est quelquefois dur avec les troupes, et fort rigide sur la discipline. Il vient d'être fait maréchal de France, mais il est à présumer qu'on ne l'emploiera jamais qu'en second ; c'est sa vraie place, car sa fougue, son inquiétude et sa témé-

rité seroient fort dangereux à la tête d'une armée. (Mort).

[LE MARQUIS DE MAUPEOU.

Le marquis de Maupeou, lieutenant-général, qui commandoit la fausse attaque d'Emsdetten, est brave, spirituel, caustique, emporté, avide et téméraire; il s'est fait prendre mal-à-propos en 1761; et il s'est presque toujours engagé trop avant, lorsqu'il a été chargé de quelque attaque; ce défaut est rare parmi nos généraux. Sa mal-propreté et son audace lui avoient fait donner le sobriquet du *garçon serrurier*.

LE MARQUIS D'AUVET.

Le marquis d'Auvert, qui commandoit le convoi de Munster, a de la probité, de la valeur et du zèle. Il est lieutenant-général et jeune encore; mais il a appris son métier dans la gendarmerie. Ce corps, ni la maison du roi, ne fournissent jamais tout au plus que des théoriciens, parce qu'ils n'ont au-

cune occasion de pratiquer. La guerre s'apprend en la faisant. On dit plaisamment dans l'armée que la façon la plus honnête de quitter le service, c'est d'entrer dans la maison du roi. Ce mot est fondé sur l'inaction où l'on tient ce corps. Le marquis d'Auvet ne sait pas se faire obéir, et ne vaut rien pour mener des soldats aussi indisciplinés et aussi raisonnés que des François. Il est exact dans l'exécution, mais scrupuleux, inquiet et vétilleux. (Mort).

MONSIEUR DE BOISCLÉREAU.

Quoique le marquis de Gaillon, maréchal-de-camp, commandât dans Munster, et qu'il se conduisît fort bien, pendant le siège qu'il essuya, le public a laissé l'honneur principal de la défense à M. de Boiscléreau. Cet officier étoit parvenu, par son ancienneté, à la lieutenance - colonel du régiment d'infanterie de Durfort; et, comme sur son extérieur simple, on ne le regardoit que comme un bon homme, et qu'on ne le jugeoit plus propre à son métier, on lui avoit donné, comme une espèce de

retraite , la lieutenance de roi de Munster , qui alors n'étoit menacée d'aucun siège.

Lorsqu'après Minden, les alliés vinrent assiéger cette ville, elle avoit pour toute garnison un bataillon de Reding Suisse, dix-sept piquets d'infanterie, et deux bataillons de milices avec quelques dragons. La Ville de Munster est fort grande, mal fortifiée, et d'autant plus difficile à garder, que nous avons agrandi l'enceinte, et augmenté les ouvrages extérieurs, en construisant un fort, nommé Saint-Maurice, il falloit au moins le double de garnison, pour défendre cette place; si elle avoit été attaquée avec vigueur et intelligence; mais les Hanovriens ne savoient pas conduire un siège; le comte de la Lippe, leur plus habile général pour cette partie, n'y entendoit rien. Leur armée étoit séparée en plusieurs camps par les marais qui environnent Munster. M. de Boiscléreau étoit toujours sur eux, ruinoit tous les travaux, poussoit ses sorties jusqu'à leurs camps, et il leur en replia trois en une nuit. Cependant le secours que le marquis d'Armentières lui amena,

ne servit qu'à prolonger de quelques jours sa défense , qui dura soixante-six jours , et le couvrit de gloire. Sa capitulation l'empêcha de servir pendant un an , c'est la seule chose qu'on puisse y trouver à redire.

On est bien aise de retrouver quelques traits de vigueur qui brillent et passent comme des éclairs au travers de cette obscurité orageuse et funeste de la nation Françoise. Le marquis de Perreuse, maréchal-de-camp , avoit donné ce bel exemple la campagne précédente , en défendant , dans le fort de l'hyver , le château d'Hasbourg , sur le bord de l'Elbe , qu'il a tenu trente-deux jours de tranchée ouverte , et qu'il n'a rendu qu'à l'extrémité.

M. de Boiscléreau a commandé , en 1760 , un détachement , pour suivre les ennemis , après la bataille de Kloster-Kamp , et il a eu le malheur de faire battre sa cavalerie à Dorlagen , sur le chemin de Werel à Munster. La guerre a plusieurs parties fort distinctes , auxquelles il faut employer séparément les sujets propres à chacune. Un officier placé réussit toujours , déplacé il perd tout. La gloire de M. de Boiscléreau ,

qui est à présent maréchal de camp ;
est une preuve que l'expérience est la
principale partie de la guerre , sur-tout
dans les détails ; que les vieux officiers
(qui ne sont pas à la mode) , valent
mieux devant l'ennemi que les jeunes
gens lestes , agréables et suffisants qui
ont envahi toutes les premières places
de notre état militaire. (Mort).

M. D C C. L X.

LE MARÉCHAL DE BROGLIE.

Je hasarde beaucoup , en disant mon avis sur le héros actuel , l'appui de la France. Point de préjugés , point d'illusion. Je vais le faire descendre de l'autel que la nation s'est trop pressée de lui dresser. Je ne mettrai aucun autre dieu tutelaire à la place ; rien ne m'y oblige , car aucun de nos généraux ne m'a arraché de pareils hommages.

Je ne vais point chercher ses commencemens ; il est fils d'un grand homme qui faisoit souvent des fautes , mais qui avoit les plus grandes parties de son métier , je laisserai de même les premières années de cette guerre. On s'attend peut-être à me voir l'attaquer sur 1759. La bataille de Minden tient trop au cœur du maréchal de Contades , pour ne pas être une occasion d'attaquer le maréchal de Broglie , si je ne m'étois astreint à n'avancer que des faits prouvés , et à ne point faire de factums.

Laissons-là les reproches moraux dans lesquels je ne m'engagerai pas vis-à-vis un général, qui a des qualités respectables, dont la punition trop forte a été intéressante, et que les mauvais conseils, plus que son propre cœur, ont entraîné à plusieurs fausses démarches. Venons à l'année 1760, quand il a commencé à commander en chef. On criera à l'injustice, me voyant passer sous silence la bataille de Berghen, son chef-d'œuvre sans doute. Je la regarde encore plus comme un coup de bonheur et une faute du prince Ferdinand, que comme un trait véritablement de grande habileté de M. de Broglie. Il voit une éruption, faite dans les quartiers de son armée; il fortifie Berghen, s'y retranche avec vingt-deux mille hommes. Le prince Ferdinand vient, avec quarante-quatre mille hommes, attaquer des retranchemens garnis d'une armée; il est repoussé et s'éloigne. Souvent avec 50000 hommes, on s'arrête des mois entiers à attaquer de foibles garnisons, dans des places de guerre, et on ne les prend pas; c'est précisément le cas de la bataille de Berghen: peut-être que le lendemain nous eussions été battus. M. de Turenne, en

pareille cas, en Alsace, attaqua trois jours de suite, et perdit deux batailles pour gagner la troisième.

Le prince Ferdinand en avoit fait assez; il ne s'obstina pas, et se retira au contraire fort content d'avoir rempli son objet principal, qui étoit de détruire nos magasins, et empêcher d'avance le succès de la campagne prochaine. Il eut son plein effet dans l'exécution de ce projet, et c'est ce que je vais prouver par le détail de la campagne de 1760.

C'est-là que commencent les fautes du maréchal, qui n'ont cessé qu'avec son commandement. Après la bataille de Berghen, ayant rassemblé ses quartiers, il se trouva sous Francfort à la tête de 90000 hommes bien complets et en bon état. Les alliés avoient repris tout le pays de Cassel et toute la Westphalie. Le prince Ferdinand étoit sous Marbourg avec 80000 hommes aussi en fort bon état.

Le comte de St.-Germain, dont le Dannemarck a connu et récompensé le mérite, avoit rassemblé les quartiers du Bas-Rhin, et se trouvoit à Dusseldorff, commandant 35,000 hommes; n'ayant

aucun ennemi en tête. Plus ancien général que le maréchal, et meilleur sans contredit, il se voyoit avec plaisir séparé de lui; et dans le cas, par cette séparation, d'opérer de lui même, et de n'avoir, dans beaucoup d'occasions, d'ordres à recevoir que de la cour.

Le maréchal, au contraire voyoit avec le plus grand chagrin le comté de St.-Germain, soustrait à son commandement par la distance des deux armées. La jalousie, qui est son principal défaut, étoit encore augmentée par la justice, qu'il rendoit aux talens de ce général.

Il s'agissoit dans ce moment de décider un plan de campagne. Le plus naturel, le plus solide; celui que craignoit le prince Ferdinand, et que ne desiroit pas le maréchal, étoit de faire agir les deux armées séparément pour la commodité des subsistances, celle du Bas-Rhin contre Munster et Lipstadt, celle du Haut-Rhin contre la Hesse; mais plus tard, quand la terre seroit couverte. Au lieu de cela, il fut décidé, pour le triomphe du maréchal de rassembler 150,000 hommes fort inutilement, et de marcher en avant par un seul chemin.

La précaution des magasins ne fut point prise , elle ne pouvoit pas l'être dans un pays que l'ennemi occupoit. Notre armée, semblable à celle de Darius, accabloit, par le poids des bagages, la terre où elle passoit ; semblable au feu du ciel, ou à un torrent impétueux, elle laissoit derrière elle la misère et la désolation, par conséquent elle se fermoit le retour.

Le prince Ferdinand, voyoit du camp de Neuhaus les apprêts de cette marche ; c'étoit lui, qui, par ses manœuvres, par l'air d'inquiétude qu'il affectoit, déterminoit nos projets, et dirigeoit nos mouvemens. Il y avoit un point où il desiroit nous attirer, et où, par de fort belles marches, nous nous rendîmes en effet.

Corback est une petite ville libre, environnée d'une plaine de sept à huit lieues ; entre la Fulde et les montagnes de la Westphalie. Ce fut là, où nous nous hâtâmes de nous enfermer. Cette plaine, la seule dans cette partie de la Westphalie, étoit nécessaire à notre subsistance par le défaut des magasins ; mais le peu de discipline de nos armées, sur l'article des fourages, nous fit épuiser cette ressource d'autant plus vite, que le

prince Ferdinand, malgré le choc, honoré du nom pompeux, de bataille de Corback, dont on devoit le succès à la bravoure de quelques régimens, et la probité de M. de St.-Germain, avoit partagé la plaine avec égalité, et qu'il y occupoit le camp nommé de Sachsenhausen.

Dans l'intervalle, qu'avec 70,000 hommes, il en tenoit en échec 140,000, son intrepide neveu, le prince héréditaire de Brunswick, étoit passé derrière notre armée avec 7 à 8000 hommes, et nous prenoit nos convois et nos couriers. Il nous surprit, un corps de troupes aux ordres de M. de Glaubitz, et nous causa des dommages que nous étions bien loin de soupçonner.

Il fallut enfin prendre un parti. On avoit fini de manger la plaine de Corback; il falloit aller en avant, ou en arrière. Il n'étoit que trop évident que l'armée, déjà affoiblie de plus de 20,000 hommes, étoit, faute de pain et de fourages, hors d'état de faire de bien grandes entreprises. M. de St.-Germain avoit été rappelé; le chevalier de Muy, ancien lieutenant-général, commandoit sa divi-

sion , devenue une gauche de l'armée , et qu'on avoit diminuée de moitié. Le prince Xavier tenoit la droite avec ses Saxons.

Il falloit faire une éruption , et sortir de notre *trou*. Si le maréchal , en tournant le camp des ennemis par leur droite, eût fait suivre son armée par Landau et Wolfagen , il coupoit au prince Ferdinand les débouchés de la Westphalie , le rejettoit derrière le Wezer , se rendoit très-facilement maître de Lipstadt et de Munster , et terminoit sa campagne dans les *evéchés* (1) , où il formoit des places d'armes et des magasins pour l'année suivante.

Mais on étoit tenté d'aller faire une course dans le pays d'Hanovre , il falloit pouvoir le mander à la cour : on vouloit tout faire à la fois ; fermer au prince

(1) On comprend sous le nom des *Evéchés* ou de la rue aux prêtres , les anciens Etats de l'électeur de Cologne , qui en contenoient cinq , Cologne , archevêché , Munster , Padesborn , Hildeisheim , et Osna-bruch. Il ne faut pas confondre ce pays avec Toul , Metz et Verdun , qui est désigné aussi sous le nom collectif des *Evéchés*.

Ferdinand, le débouché de la Westphalie, et pénétrer dans le pays d'Hanovre; c'étoit beaucoup entreprendre. On sortit donc par la droite et par la gauche du camp de Corback, pour tourner celui de Sachsenhausen. Les marches furent fort belles, car le maréchal est excellent détailliste, et voit bien un terrain de quatre ou six lieues.

Le prince Ferdinand, se conduisit admirablement; c'étoit lui qui, jugeant sur le caractère françois, sur les talens et l'entêtement du maréchal, sur notre disette, les cabales de la cour, les ordres des ministres et les propos de Paris, avoit arrangé toute notre campagne, en induisant notre réunion sur Corback, nous avoit forcé à y consumer une partie de la belle saison, et nous mettoit dans le cas de ne nous arrêter nulle part, et de réduire nos exploits à une demie campagne, dont une partie devoit se perdre en longues et fatigantes marches, pour regagner nos quartiers du Mein et du Rhin.

Il fit plus; comme notre armée, par son prolongement, se trouvoit hors de portée de se secourir, il tomba sur

notre gauche , et battit à Warbourg le chevalier de Muy ; il lui détruisit la moitié de sa réserve , et obligea cette gauche à se replier fort en désordre sur son centre : on diminua cette perte aux yeux de la nation , en faisant valoir avec exagération la prise de Cassel par le prince Xavier , et celle du camp rendu des ennemis par le maréchal , c'est-à-dire , cent mille aunes de vieille toile ; cependant la perte de cette bataille a pensé nous coûter la Flandre , où nous n'avons pû revenir qu'avec des peines incroyables , et que nous n'avons défendu que par miracle. Le chevalier de Muy , homme de mérite , rempli d'érudition , très-appliqué à son métier , n'a été qu'exécuteur malheureux. La faute en étoit au maréchal , qui l'avoit trop éloigné , qui ne le soutenoit pas assez , et qui s'étoit laissé dérober une marche par un ennemi en sa présence.

Le prince Ferdinand ne s'endormit pas sur ses lauriers ; huit jours après il se porta avec la même rapidité à sa gauche , et battit notre droite , nous fîmes alors comme les limaçons , nous repliâmes nos cornes dans notre coquille ,

c'est-à-dire , dans le camp retranché de Cassel ; notre position n'y fut jamais tranquille ; une forêt appelée de Sababord , dont nous n'étions pas assez loin , inquiéta notre droite , jusqu'au tems où de plus grands événemens nous arrachèrent à ce repos inquiet.

Alors se fit le fameux projet de versement de la guerre , si bien combiné entre les cours de Londres et de Berlin. Le roi de Prusse rentroit en Bohême ; le prince héréditaire marchoit sur Wezel , et les Anglais s'approchoient d'Anvers , pour lui donner la main , à son entrée dans les Pays-Bas , après la prise de cette place. Nous avions environ 120,000 hommes de trop dans le bassin de Cassel , et nous n'avions pas 4000 hommes pour défendre les Pays-Bas. Wésel , sans garnison , attaquée à l'improviste , eût succombé , si on eût tenté une escalade brusque , sans vouloir faire un siège.

La reserve du chevalier de Muy , dont on transféra le commandement au marquis de Castries , fut détachée , et décrivit un demi-cercle par les affreuses montagnes du duché de Westphalie , pour arriver au secours. Le prince héréditaire

ditaire avoit perdu du tems , il voulut le réparer en nous battant. Les deux petites armées étoient égales ; mais il prit un grand avantage , il nous surprit. Les François se battirent sans ordre, mais avec courage et intelligence. Les Hanovriens s'en retournèrent , repassèrent le Rhin , et le grand projet fut manqué.

M. de Broglie reprit ses quartiers du Mein , mais il garda Cassel. Si ce fut contre son gré , et par les ordres de la cour , il est encore inexcusable sur ses dispositions ; si ce fut de son avis , c'est une faute encore plus grande que toutes les précédentes. Le prince Ferdinand fit une éruption sur nos quartiers , assiégea Cassel , brûla tous nos magasins , se retira trop tard , et avec perte de beaucoup de monde. On fit encore passer cette retraite pour un très-grand coup d'habileté du maréchal , qu'on mit dans une balance vis-à-vis Turenne , encore le préjugé qui s'y mit avec lui la faisoit il pencher de son côté. Ce succès n'étoit dû cependant qu'à un dérangement de saison. Le prince Ferdinand avoit compté sur les gelées periodiques , qui règnent

en Westphalie dans de certains tems de l'hyver , et qui durent de vingt-cinq à quarante jours. Elles lui eussent donné le tems d'amener sa grosse artillerie devant Cassel et de le prendre. Le dégel vint trop tôt , il fut obligé de se retirer avec précipitation ; et poursuivi avec chaleur par M. de Clausen , il perdit du monde. Mais nous devons pleurer sur nos succès , nos magasins étoient brûlés , comment faire la campagne suivante ?

La cour, mécontente , envoya le maréchal de Soubise. Bientôt la jalousie reprit son empire dans l'ame du maréchal , car il en prenoit pour tout le monde. Les deux généraux commencèrent la campagne ensemble ; l'un , voulant attaquer un jour plutôt , pour avoir la gloire du succès tout seul ; l'autre , sacrifiant des intérêts plus essentiels à la perte de son impatient rival ; le glorieux fut battu. Le procès fut jugé en faveur du plus habile. On démembra l'armée du prince de Soubise , pour en composer une de 90000 hommes au maréchal , qui s'enfuit bien vite dans son méthodique camp de Cassel ; il y joua aux barres avec le prince Ferdinand. On se vanta d'avoir

été à six lieues d'Hanovre ; on acheva la campagne sans utilité et sans succès et on ramena sur le Rhin et sur le Mein , des troupes délabrées. Les deux généraux allèrent en cour , le procès fut repris et jugé. Le maréchal de Broglie eut tort , il l'avoit effectivement. Il fut absolument disgracié. Il mit du héroïsme à ne pas abandonner son frère. Il est de retour de son exil , et il le mérite , car foncièrement , c'est un honnête et brave homme.

Mais revenons à l'examen de ses qualités militaires. Cet extrait de sa campagne de 1760 , prouve un homme sans génie pour le généralat , avec des défauts civils, qui, chez lui, influent sur les affaires, parce que son esprit est très-borné ; les connoissances médiocres du métier, c'est à-dire , celles qui étouffent les grandes. L'origine de son bonheur et de son malheur , c'est d'avoir trop écouté son frère , qui lui a fait faire beaucoup de bien et de mal.

Enfin le maréchal de Broglie est un assez bon général. Il est le moins mauvais que nous ayons à présent , le seul à employer ; mais il est bien éloigné de la

classe des grands hommes , où on l'a placé. Je prédis qu'on reviendra du préjugé s'il commande encore , ce que je souhaite , tant que nous n'en aurons pas de meilleur. C'est impartialement , avec réflexion , et d'après la certitude des mêmes faits et la connoissance du caractère du maréchal , que j'ose décider sur la légèreté de sa réputation. Il la doit aux circonstances, au bonheur d'avoir été moins battu que les autres , et d'avoir fait des fautes moins éclatantes et en moindre nombre. Il a même eu des succès brillants , Lutzelberg , Sundershausen , Berghen, et Corback ; il est assez heureux , vigilant , fort abordable , et il a pour lui le vœu de la nation et la confiance des soldats qui ont rendu justice à la différence qui est entre lui et ses successeurs et prédécesseurs.

L: E COMTE DE SAINT-GERMAIN.

(Ce général n'a paru qu'un moment en France , pour y être persécuté et faire tort à M. de Broglie , qui , par un aveu tacite de sa supériorité , a trouvé moyen de le perdre , en lui supposant de faux

torts et en lui en faisant avoir un réel ; celui d'abandonner sa patrie. Ce grand homme jouit , en Dannemarck , d'une réputation au-dessus des attaques des petits maîtres françois , d'un crédit considérable et de grands revenus.

Le comte de Saint-Germain a l'esprit très-vif et très-droit ; il a l'air seréin au milieu des combats ; il donne les ordres avec une gaité qui n'est point forcée , et une précision qui n'est point pédantesque ; il est exact sur la discipline , sans être dur et vétilleux ; il ne se repose de la sûreté de son armée que sur lui-même ; il passe des nuits entières à veiller dans des postes périlleux , entr'autres au camp de Canstein dans le comté de Waldeck , au mois de Juillet 1760 : quelque temps avant sa disgrâce , on le trouvoit chaque matin , à la pointe du jour , se promenant autour de ses grands gardes.

Je ne ferai point un parallèle bien exact entre lui et le maréchal de Broglie. Le comte de Saint-Germain a , en grand , toutes les qualités que le maréchal , a en petit. M. de Saint-Germain est flegmatique , a de grandes vues , de grandes ressources. M. de Broglie est bouillant .

a de petites vues et de petites ressources; ils sont tous deux remplis de probité sur l'article de l'argent (chose rare à l'armée françoise). La preuve est qu'ils ne se sont trouvés ni l'un ni l'autre aucune ressource de chez eux, quand leur disgrâce est arrivée, et que le roi leur a retiré, à l'un la lieutenance-générale du Hainault, à l'autre le gouvernement d'Alsace. M. de Saint-Germain ne craignoit dans le maréchal que son crédit, sa jalousie et les manœuvres secrettes de son frere. M. de Broglie craignoit en M. de St.-Germain, ses talens, et des actions éclatantes. L'un, a une expérience d'autant plus sûre qu'elle est plus variée et plus longue; l'autre, a de la tactique, un coup d'œil assez sûr, une grande promptitude à prendre un parti, et beaucoup de talens pour dresser une marche, une attaque, un ordre de bataille; mais ce ne sont-là que les qualités du moment. Le premier est général toute la campagne, le second ne l'est qu'un jour d'affaire: en un mot il y a entre eux la différence que nous admettons entre Fabius et Marcellus.

On a eu pendant toute cette guerre-ci,

les plus grandes obligations à M. de St.-Germain ; il étoit généralement reconnu pour le meilleur de nos officiers-généraux , le plus capable de commander. Il avoit sauvé l'armée à Rosback , dans la retraite d'Hanovre ; et à Minden il avoit gagné la bataille de Crevelt , que le prince de Clermont , a perdu malgré l'évènement. On étoit en suspens après Minden , sur le choix d'un général ; toute l'armée le desiroit et le désignoit , voilà ses titres. Mais que de choses contre lui ! il n'étoit pas ancien lieutenant-général ; il n'étoit que gentilhomme , regardé presque comme étranger ; il n'avoit point de brigade à la cour , il n'y alloit jamais ; il vivoit dans sa famille ; il avoit une mauvaise poitrine , et ne promettoit point ces hauts faits *egregia facinora* , qu'exigent nos femmes courageuses ; voilà ses griefs. Les succès récents de Berghen , Sundershausen et Lutzberg , valurent à M. de Broglie la préférence. Aussi-tôt tous les officiers se rangèrent de son parti. M. de St.-Germain eut pour lui tous les soldats ; ce n'est pas à dire le plus grand nombre , car il s'en falloit bien que tout le monde fût soldat à l'armée.

Il a été très-glorieux à ces deux généraux, sur cent ou cent vingt héros, qui investissoient le pays d'Hanovre et l'armée, d'être les seuls entre lesquels le choix ait balancé; mais la rivalité est, sans comparaison, plus flatteuse pour M. de Broglie, que pour M. de St.-Germain; et ce qui peut en avoir diminué l'éclat, c'est de l'avoir emporté. C'étoit se donner de terribles devoirs, que de passer pour le meilleur général, et de prendre le commandement de 150,000 hommes; il eût été plus prudent de suivre les arrangemens de la cour, et de se débarrasser de la moitié de ce fardeau sur M. de St.-Germain, en laissant les deux armées divisées, agir séparément. Outre l'intérêt de la cause commune, M. de Broglie devoit y voir celui de sa gloire; la vanité l'emporta encore. Il falloit ajouter au triomphe, en tenant M. de St.-Germain à portée de le voir sous ses yeux.

Ce fut-là la grave délibération qui décida la campagne. Ce seul motif l'emporta sur les considérations les plus sages, et la jonction des deux armées fut résolue. On envoya à la cour un plan spécieux, mais que l'évènement a prouvé n'être nullement

solide. La seule difficulté de nourrir trois ou quatre cents mille bouches , d'engager tout ce gros train d'artillerie et de bagages dans des montagnes presque innaccessibles , prouvoit la folie , d'abord d'employer 150,000 hommes dans un pays déjà ruiné , ensuite de les y mener ensemble. Il étoit évident que la faim consumeroit la moitié des hommes et des chevaux , et que les seules marches , laissons à part les mauvais succès , feroient perdre la plus grande partie des bagages et de l'artillerie.

Il arriva effectivement que cette campagne nous coûta en batailles perdues , ou gagnées , en surprises et en maladies , plus de 30,000 hommes , la moitié de nos chevaux , et presque tous nos bagages ; et qu'on fut obligé de laisser notre artillerie à Cassel , où elle a été prise deux ans après. L'impossibilité de ramener sur le Rhin cette artillerie , nos dépôts des vivres , nos hôpitaux , et nos gros équipages , nous a obligé aussi de garder pendant deux ans cette mauvaise place , d'avancer trop la tête de nos quartiers d'hyver , et de voir le prince Ferdinand , venir régulièrement chaque

année les insulter , et brûler les magasins qu'ils couvroient , dont l'incendie cachoit les friponeries , et ne nuisoit qu'au roi , qui s'en rapportoit à la bonne foi des procès-verbaux , et payoit d'autant. Ainsi toute la tournure malheureuse, qu'a pris cette guerre , a eu pour principe cette première décision de l'orgueil du maréchal. La cause la plus puerile a amené les conséquences les plus funestes.

J'ai toujours loué M. de Broglie de ses grands talens à diriger ses marches, et à choisir ses camps. Il est bien certain , que pour suivre son plan de campagne , il n'y avoit que la plaine de Corback qui pût lui servir de débouché. Outre la commodité des subsistances , on peut la regarder comme la clef de la Westphalie. Sa proximité de Cassel nous soumettoit aisément la Hesse ; sa proximité du Wezer nous donnoit un passage facile dans le pays d'Hanovre, et les gorges de Warbourg et de Statberg , qui la bornent du côté de la Dymel , de la Lippe , du duché de Westphalie , et du comté de la Marck , nous ouvroit les évêchés. Voilà le côté spé-

cieux qui a fait approuver le projet du maréchal.

Mais on n'avoit vu la plaine de Corback que sous une face ; on n'avoit pas examiné , peut-être même ignoroit-on qu'elle est divisée en deux camps innaccessibles l'un pour l'autre , et que , si la nature semble l'avoit formée pour l'attaque de tous les pays qu'on vouloit conquérir , elle semble aussi y avoir placé le point de défense des mêmes pays. Le camp de Sachsenhausen couvre , par sa droite , les gorges de Warbourg et Statberg , en les occupant par de très-petits détachemens , défend , par sa gauche , l'entrée du pays d'Hanovre et de Cassel ; cependant c'est-là sa plus foible partie ; mais l'habileté du prince Ferdinand , et la disette des vivres ne pouvoit pas nous promettre un grand succès dans ce pays-là ; nous pouvions même craindre une excursion du prince Henri , qui n'étoit arrêté que foiblement par l'armée des cercles , en cas que nous fissions notre pointe un peu trop hardie. Voilà la considération dangereuse , celle qui n'a pas été vue : à présent , venons au succès.

Du moment que le plan fut résolu , et

déterminé par la cour , M. de St.-Germain ne murmura pas sur ses ordres , et ne s'occupa que d'effectuer la fatale jonction à laquelle il avoit été opposant avant la décision ; il ne fit qu'exécuter , tout avoit été arrangé par le maréchal. Je conviens avec plaisir que les marches étoient très-belles ; mais ce qui étoit moins bien arrangé , quoiqu'il ait réussi , c'est le projet d'accusation contre M. de St.-Germain , et les torts qu'on a osé lui imputer , après avoir essayé de les lui faire avoir ; voici un fait. Au camp de Mérode , à sept lieues de la plaine de Corbak , un aide-de-camp , nommé Bourneville , vint de la part du maréchal , pour retarder la marche de M. de St.-Germain. La nécessité de se pourvoir de pain , le fit consentir à l'induction , et l'obligea d'indiquer un séjour ; mais , par réflexion , deux heures après , il fit battre la générale , et il fit bien. On remarqua , et on arriva au rendez-vous de la jonction à neuf heures du matin. Je ne raisonne pas sur ce qui fut arrivé , si M. de St.-Germain eût saisi avec sécurité l'induction de l'aide-de-camp. Tout le reste de l'histoire a été changé dans le texte de M. de Broglie , qui n'a

parlé dans sa relation à la cour de M. de St.-Germain, et de la réserve que comme d'un lieutenant-général commandant une gauche, qu'on a placé et dirigé à volonté, et qui n'a eu à l'affaire qu'une part machinale.

M. de Saint-Germain déboucha, à la tête de son armée, dans la plaine de Corback. Les colonnes Hanovriennes commençoient déjà à se former, et elles étoient maîtresses d'une partie de la plaine, nommément du camp que devoit occuper la réserve de ce général; mais on ne voyoit pas encore paroître les colonnes de l'armée de Broglie. Cependant on se battit, et M. de Saint-Germain amusa les ennemis avec 4 ou 5000 hommes tout au plus, qu'il pouvoit déployer dans la plaine, jusqu'à ce que, vers une heure après midi, la tête de la grande armée parut. Alors il fit déboucher le reste de son armée; M. de Broglie s'étendit par sa gauche; les Hanovriens prirent tranquillement leur bon camp de Sachsenhausen, laissant cinq ou six cents morts, blessés ou prisonniers; et notre perte fut à-peu-près égale, à treize pièces de canon près,

que nous primes dans un bois sur les ennemis.

Voilà la fameuse bataille de Corback qu'on a fait sonner si haut , et où M. de Saint-Germain n'a pas eu la plus petite part. On l'a égalé au simple soldat qui tire toutes ses cartouches contre l'ennemi. Il y a plus , on l'a puni de sa conduite ; il a été accusé et disgracié. Cependant on lui devoit le succès de l'affaire , comme je vais le prouver par un raisonnement tout simple. Arrivant avec une armée beaucoup inférieure dans la plaine de Corback , y trouvant les ennemis établis en force , et ne voyant point arriver M. de Broglie , il pouvoit , au bout d'une heure de combat , tenir un conseil de guerre , y proposer la retraite , l'effectuer , et s'en retourner sur le Bas-Rhin. Son excuse eût été toute simple à la cour. Le maréchal eût manqué sa campagne par sa propre faute , et n'eût pu l'accuser qu'injustement , puisqu'il auroit eu l'air de sauver une partie de l'armée. C'étoit rétorquer sur lui l'argument de Minden.

M. de Saint-Germain sacrifia les personnalités au bien du service , et se con-

duisit en citoyen , mais il mit aussi la plus grande prudence. Si , ne suivant que son zèle , il se fut engagé avec son armée entière dans la plaine , sur la confiance de l'arrivée du maréchal , quatre heures qui s'écoulèrent , dans l'attente de la grande armée , eussent suffi pour être battu complètement. Le plan de M. de Broglie eût toujours été beau , et l'événement eût roulé sur le général battu. Au reste , justice ou non , il n'en a pas été moins perdu , et il n'a trouvé sa justification que dans le cœur des soldats. Son départ occasionna une consternation générale ; la douleur et le manque de confiance de cette petite armée paroisoient un présage de l'échec qu'elle reçut quelques jours après avoir perdu son père et son soutien ; c'étoient les titres qu'emportoit ce général.

Le succès de la campagne servit encore à le faire plus régréter. On ne fit autre chose que marcher , se battre , et mourir de faim. Les petits avantages , et les disgraces , se succédèrent rapidement. Le pain , l'argent , tout manqua , et on revint sur le Rhin et sur le Mein très-fatigués , et laissant des têtes de

quartiers si exposées, qu'un mois après tout fut enlevé, ou insulté. Le prince Ferdinand, au contraire, conserva tout, et se trouva l'année suivante à la tête d'une armée plus forte que jamais, et avec ses provinces plus assurées contre nos opérations. C'est-là le fruit d'une intrigue de cour, et de la perte de M. de St.-Germain.

Je placerai ici un trait de singularité d'un de nos officiers-généraux, qui vient à l'appui de mon opinion, et qui prouve l'estime que la réserve faisoit de son père, et l'enthousiasme qui animoit tous ceux qui avoient combattu sous lui.

Au moment où M. de St.-Germain quitta son armée, la consternation se répandit sur tous les visages. Les soldats pleuroient, ou juroient, et maudissoient les ennemis de leur général. Un des plus affectés fut le marquis de Roquepine; très-brave et spirituel général, aimable par ses singularités, rempli de probité, de ce vieux honneur Gaulois, si ridicule dans un siècle aussi policé que le nôtre; ce général a une imagination fort vive, et l'éloquence d'un homme plus que persuadé. Il assista ainsi que les autres à

la

la réception du chevalier de Muy, qui avoit le malheur de succéder à M. de St.-Germain.

Le chevalier de Muy arriva sous les plus mauvais auspices, quoique très-brave et très-instruit ; il sentit lui-même toute la difficulté, et le désagrement de remplacer un grand homme, qui emportoit la confiance de son armée, et ne lui laissoit que le désespoir et la consternation. Humilié lui-même de son insuffisance, à faire oublier les regrets et renaître l'esperance, il se présenta à l'armée avec l'air le plus peiné et le plus contraint. La démarche qu'il étoit obligé de faire, étoit cruelle pour un aussi galant homme, dont l'esprit égale les vertus civiles. La justice qu'il se rendoit, la délicatesse d'occuper la place d'un grand homme disgracié, sa probité, la réflexion, lui rendoient encore plus embarrassant le fardeau dont on le chargeoit. Il assembla les officiers, leur parla avec l'air le plus touché de la perte qu'ils venoient de faire, et reçut leurs complimens avec une modestie redoublée par l'occasion.

Voici le coup de théâtre. Il étoit en-

vironné de tous les officiers , qui obser-
 voient un morne silence , témoignage
 d'une tristesse plus forte que la flatterie.
 Le marquis de Roquepine , porteur d'une
 figure de chevalier errant , se campe fiè-
 rement sur ses pieds , et , adressant la
 parole au général : » Nous vous regar-
 » dons , Monsieur , lui dit-il , comme un
 » très-galant , très-brave et très-fidèle
 » serviteur du roi ; mais nous avons perdu
 » notre père , et sûrement vous ne vous
 » flattez pas de nous faire oublier cette
 » perte par l'égalité des talens militaires.
 » Il en savoit plus que vous , qui l'esti-
 » mez ; et que tous ceux que je con-
 » nois , qui le craignoient. Dans notre
 » malheur c'est pour nous une conso-
 » lation de le voir remplacé par vous ,
 » que nous estimons ; mais le cas que
 » nous faisons de vos talens , ne diminue
 » pas l'idée de notre perte. Le comte de
 » St.-Germain est le plus grand général
 » de l'Europe. Je dis ici les sentimens
 » de toute l'armée , et si quelqu'un est
 » assez j...f..... pour penser diffé-
 » remment , qu'il ramasse mon gand et
 » qu'il me le rapporte. » Il jeta à ces
 mots son gand au milieu de la foule.

Tout le monde fit place au gand, lequel heureusement tomba par-terre, et y resta jusqu'à ce que le bouillant chevalier alla le ramasser, et se retira après avoir réitéré son défi en termes très-énergiques.

Je conclus comme M. de Roquepine, mais sans jeter mon gand, que le comte de St.-Germain est un très-grand général, et que lui seul pouvoit rétablir nos affaires en Allemagne, et réparer les sottises faites, coup-sur-coup, et en augmentant depuis 1757, que sa disgrâce a entraîné la ruine de nos opérations, et que le roi de Dannemarck a donné une preuve très-réelle de grandeur d'ame, de discernement et de sagesse, en s'attachant ce grand homme, et en honorant de sa confiance, ses vertus civiles et militaires. Je regrette, comme citoyen, qu'il soit perdu pour la France; et comme juste appréciateur, je suis enchanté qu'il jouisse de la récompense due aux longs travaux d'une vie pénible et glorieuse. (Mort).

LE CHEVALIER DE MUY.

LE chevalier, à présent comte de

Muy , a beaucoup de probité , de courage , de talens et de douceur. Il a été malheureux à la guerre , mais il n'en est pas moins bon à employer ; il n'a peut-être pas assez bien su se faire obéir par une bande de fanfarons mal intentionés , qui , appuyés par des cabales de cour , barroient tout ce qui étoit bon , juste et simple. Quelque désagréable que l'époque de Warbourg soit pour ce respectable général , comme la faute n'en tombe pas tout-à-fait sur lui , je vais la rapporter comme une preuve de l'accusation que j'ai portée contre M. de Broglie , et du tort irréparable qu'il a fait aux affaires du roi , et à ses propres opérations en faisant renvoyer M. de St.-Germain sur un procès dont les pièces étoient fausses.

Le maréchal ayant épuisé la plaine de Corback sans aucun progrès , et ayant perdu la moitié de l'été à fusiller à la tête de son camp , pendant que sur ses derrières on interceptoit ses convois et ses couriers , se résolut enfin à pénétrer par sa droite dans les pays d'Hanovre , et en même tems à s'emparer des deux défilés de Warbourg et de Stadtberg , qui lui donnoient entrée dans les évêchés

du cercle de Westphalie. Pour cet effet, en même tems que par sa droite il faisoit forcer Cassel par les Saxons, il fit marcher sa gauche par Landau, qui est sur le flanc droit du camp de Sachsenhausen, et, après avoir perdu quelque tems dans le camp de Canstein, attendant le rappel de M. de St.-Germain, qui commandoit cette gauche, il fit marcher le chevalier de Muy, qui remplaçoit ce général sur Volckmüssen, où M. de Sporcken s'étoit retranché dans des bois, et sur des hauteurs qui sont au-dessus de ce bourg. Le comte de Broglie, frère du maréchal, qui commandoit une belle division, composée de l'élite de l'armée, tourna le camp de M. de Sporcken, et obligea, après un léger combat, ce général à repasser les défilés, et se camper à la gorge de Warbourg.

Le chevalier de Muy marcha par ordre du maréchal sur celle de Stadtberg; enfin, après plusieurs marches et contre-marches, sans combat nous passâmes, le 30 août, le défilé de Warbourg, et nous prîmes le camp du même nom. Notre division étoit composée d'environ 18,000 hommes. Nous avions à notre

droite la ville de Warbourg fermée de murailles , où on avoit jeté un bataillon ; en avant de notre centre , un peu sur la droite , une tour occupée par deux cents hommes des ennemis ; notre gauche étoit appuyée à des hauteurs , sur la plus éloignée desquelles étoit une autre tour ruinée. En avant de notre camp étoit une plaine de deux lieues de largeur , bordée d'un bois , qui , passant derrière Warbourg par notre droite , continuoit son enceinte , et alloit terminer notre gauche très-près de la tour. La disposition du terrain , et notre sécurité nous avoient engagés à camper la cavalerie au centre sur deux lignes , et l'infanterie aux deux ailes. La Dymel , passant dans Warbourg , couroit derrière notre camp jusqu'au delà de notre gauche. Nous avions sur cette rivière deux ponts , un dans Warbourg , où étoit une partie de nos équipages , une autre derrière notre gauche , à un village appelé Germeté , où étoit notre hôpital ambulat. Le corps d'armée , qui , depuis notre sortie du camp de Corback , nous avoit été opposé , étoit de 15,000 hommes , commandés par M. Sporcken , assez bon général. La

foiblesse de cette division pouvoit seule excuser notre mauvaise disposition ; je dis mauvaise , puisque nous avions en avant de nous , des bois qui nous cachotent la position de l'ennemi , et une tour qui plongeoit dans notre camp , et d'où l'on voyoit distinctement tous nos mouvemens ; à notre droite une mauvaise ville , qu'on ne pouvoit pas défendre ; à notre gauche des montagnes qui nous dominoient , et derrière nous une rivière escarpée avec deux ponts seulement , lesquels encore étoient embarrassés par les équipages et l'hôpital ambulante ; et pour toute retraite des gorges de montagnes , d'où nous étions descendus en défilant.

Le maréchal avoit effectivement disposé son armée par échelons , puisque la réserve du chevalier de Muy , qui terminoit la droite , étoit , ou devoit être , soutenue par un corps de 4000 hommes , aux ordres de M. de la Morlière , ce corps étoit par un autre plus considérable , commandé par M. de S. Pern. Le comte de Broglie en commandoit un troisième , qui communiquoit avec la grande armée. Toutes ces réserves placées à des distances égales devoient se soutenir l'une l'autre ,

et la plus éloignée n'étoit pas à six lieues.

Le prince Ferdinand partit de son camp de Sachsenhausen , sans être apperçu de M. le maréchal , avec un très-gros détachement le même jour que nous arrivâmes dans notre camp de Warbourg. M. de Sporcken s'avança sur nous par notre droite , tandis que le prince Ferdinand fit filer sur notre gauche de l'infanterie , qui passa la nuit dans les bois qui la bordoient. Il s'éleva le lendemain, 31 août , un brouillard si épais qu'on ne voyoit pas à cinquante pas , ce qui facilita encore les manœuvres des alliés. M. de Sporcken fit mine d'avancer de l'infanterie pour soutenir la tour placée en avant de notre droite , que nos troupes légères attaquoient. M. de Muy , qui , n'étant point averti de la marche de M. le prince Ferdinand , ne croyoit avoir à faire qu'à un corps d'égale force , tira une grande partie de l'infanterie de sa gauche , pour fortifier sa droite. Sur les neuf heures , le brouillard cessa , et alors on vit distinctement , et fort près trois colonnes qui sortoient en bon ordre du bois en avant , et sur notre gauche pour nous attaquer par ce côté. Le chevalier de Muy voulut réparer la faute qu'il avoit

faite de dégarnir sa gauche , et y renvoyer l'infanterie qu'il en avoit tirée , même en la renforçant. On y fit marcher à toutes jambes de la cavalerie , qui ne fit qu'embarrasser à cause de l'inégalité du terrain. Les brigades les plus maltraitées , furent celles de Bourbonnois , la Couronne , Rouergue , les Suisses , Planta ; Jenner et Lockman. Toute cette infanterie fit des merveilles , et perdit le terrain pied-à-pied avec beaucoup de courage. Tout le canon qu'on aventura sur la gauche , fut pris. Les alliés s'emparèrent du village de Germeté , où ils prirent nos équipages et notre hôpital ambulans ; cependant M. de Sporcken profita du désordre de notre gauche , pour attaquer vigoureusement notre droite , s'emparer de Warbourg , et forcer nos troupes à passer la Dymel au gué et à la nage , abandonnant le camp tendu et le canon. Toute la cavalerie de la droite , et les dragons se retirèrent sans s'être battus , et leur retraite trop précipitée , qui avoit pour prétexte de couvrir celles des équipages qui furent pris , fut la première occasion du désordre. La cavalerie de la gauche consistoit en deux brigades , qui , en se tenant ensemble pouvoient protégé-

ger la retraite de l'infanterie et du canon ; mais la valeur inconsidérée du marquis de Lugeac , qui commandoit une de ces brigades , ruina toute espérance. Il attaqua avec six escadrons toute la cavalerie Angloise , soutenue par deux colonnes d'infanterie et du canon ; il fut battu en deux minutes , et obligé de se retirer en désordre ; ce qui non-seulement priva de son appui notre infanterie , mais encore donna à la cavalerie angloise , la hardiesse de l'attaquer dans sa retraite , le sabre à la main , et c'est-là où fût notre plus grande perte. Nous eûmes à cette affaire six mille hommes tués , ou blessés , ou prisonniers ; la plupart de notre canon et de nos équipages restèrent aux ennemis. Cependant les troupes avoient montré la plus grande fermeté , et s'étoient retirées en bon ordre et sans fuir , sur-tout les Suisses qui firent des merveilles à cette bataille. Le baron de Travers , Messieurs Yenner et Lockmann se distinguèrent , ainsi que le comte de Montbarey , colonel de la couronne , et les autres chefs. Si nos troupes eussent été menées avec moins de désordre , nous nous fussions retirés sans être battus ; mais chacun commandoit. Le marquis d'Auvet,

lieutenant-général, qui commandoit l'aîle gauche de cavalerie, n'eût ni assez de fermeté, ni assez de crédit pour se faire obéir par M. de Lugeac, et retenir sa témérité. M. de Lutzelberg, lieutenant-général, qui commandoit l'aîle droite, ne reçut jamais de personne l'ordre de l'emmener aux équipages. Les dragons commandés par le duc de Fronsac, se portoient tantôt à droite, tantôt à gauche, embarrassoient tout le monde, et ne faisoient ferme nulle part. Cependant, malgré tout ce désordre, les alliés, et surtout les Anglois, qui avoient la tête de l'attaque, perdirent autant de monde que nous, on leur fit même des prisonniers.

Le même soir les troupes, d'elles-mêmes, se retirèrent dans le camp de Wolckmussen, à trois lieues de Warbourg, sans être suivies de l'ennemi, qui ne passa pas la Dymel jusqu'au lendemain. Il est à remarquer que pas un homme de l'armée ne passa cette rivière sur aucun des deux ponts, mais dans l'eau, l'infanterie en ayant dans des endroits jusqu'à la poitrine. Nous nous repliâmes ensuite par plusieurs marches sur le camp retranché de Cassel, jusqu'où les ennemis nous suivirent, en

harcelant notre arrière garde , qu'ils maltraitèrent fort à son arrivée à Weimar , dans la plaine de Cassel.

Le chevalier de Muy , ne peut dans cette affaire être blâmé , que de n'avoir pas su se faire obéir dans le moment de la bagarre ; mais rien n'est plus difficile avec la quantité d'officiers-généraux que nous avons dans nos armées , leurs haines , leurs divisions , leur suffisance , leur hauteur et leur ignorance. C'est à cette cause que l'on doit attribuer toutes les pertes de cette guerre. La réformation de cet abus est fort difficile , parce que ce sont des gens de la cour , et qu'il faudroit qu'elle vînt de la cour même.

Les généraux se plaignent aux étrangers du manque de discipline des troupes , c'est à eux-mêmes qu'on doit s'en prendre ; je suis persuadé qu'il ne tient qu'au général d'établir la discipline dans l'armée la plus dérégulée , en moins de deux mois , et c'est en quoi est louable particulièrement M. le maréchal de Broglie , qui est le seul général , sous lequel , pendant cette guerre , les troupes aient suivi la discipline et le bon ordre.

La bataille de Warbourg a eu des sui-

tes funestes ; elle nous a occasionné la perte de nos magasins , l'attaque de Wesel , et la bataille de Klosterkamp , que nous avons gagnée par hazard. De ce moment notre campagne a été perdue , le reste n'a servi qu'à faire tuer des hommes mal-à-propos , et nous ruiner. Le jour même de cette bataille , le maréchal attaqua le camp des alliés , et le prit sans peine , n'y ayant personne dedans ; il sut ensuite , par nous , où avoit été ce jour-là le prince Ferdinand , ce qu'il n'auroit jamais dû ignorer , et ce qui est une faute inexcusable. (Mort.)

L A M O R L I È R E .

La Morlière , lieutenant-général , qui commandoit le corps détaché le plus à portée de secourir le chevalier de Muy , avoit assez bien fait le métier de partisan , il avoit même acquis de la réputation en Flandres ; il n'a plus rien valu en ligne. Le jour de Warbourg , il étoit avec 4000 hommes , à deux lieues du champ de bataille ; voyant et entendant la fusillade , il ne voulut pas marcher au secours , et se retira. (Ce médiocre officier est mort.)

» faisons pas rougir ; nous méritions quel-
 » quefois la bastille , mais jamais bicêtre ».

LUTZELBOURG ET MAUGIRON.

MM. de Lutzelbourg et Maugiron ,
 le premier, lieutenant-général ; le second,
 maréchal-de-camp , gens d'esprit , dé-
 bauchés, avides et poltrons, commandoient
 l'aîle droite de cavalerie à l'affaire de
 Warbourg , et ils l'emmenèrent. (Dieu
 merci , ils sont morts) !

M. DE S. PERN.

M. de S. Pern , lieutenant-général ;
 colonel des grenadiers de France , qui
 commandoit la réserve intermédiaire
 entre le chevalier de Muy et le comte
 de Broglie , le jour de la bataille de War-
 bourg , ne marcha pas par la faute de
 la Morlière , duquel il s'est plaint. C'étoit
 un bon officier , honnête homme , sévère ,
 brave , entendant bien son métier. Son
 austérité déplaisoit , mais sa bravoure
 et sa probité lui avoient acquis la con-
 fiance des soldats. (Il est mort).

LE DUC DE FRONSAC.

Le duc de Fronsac , fils du maréchal de Richelieu , n'a ni le mérite , ni l'esprit de son père , aussi n'est-il pas aussi dangereux. Il commandoit les dragons à Warbourg , et il les mena fort mal ; il ne manque pas de bravoure , mais il est ignorant , léger , sans talens , sans consistance , et ne sera jamais un homme.

LE DUC DE COIGNY.

Le duc de Coigny , mestre-de-camp général des dragons , sans avoir plus d'esprit que le duc de Fronsac , vaut mieux , parce qu'il a plus de décence et d'honnêteté ; il est borné et inappliqué ; mais brave , honnête et rempli de probité. Sa conduite ne lui fait pas déshonneur , comme celle des autres jeunes seigneurs de notre cour , qui sont de mauvaise compagnie , et capables de bassesses et de crimes. M. de Souvré , pour marquer la différence des mœurs de son temps aux mœurs actuelles , disoit :
 » lorsque nous étions jeunes , nous fâ-
 » chions nos parents , mais nous ne les

LE COMTE DE STAINVILLE.

Le comte de Stainville , lieutenant-général , frère du duc de Choiseul , a succédé à M. de St.-Pern dans le commandement du corps des grenadiers de France , qu'il a gâté en s'attachant trop à la figure , même dans les officiers. Il a fort peu de talens et d'esprit. On a fait sonner fort haut un petit avantage qu'il a remporté le 13 septembre 1760 , sur le baron de Bulow et Freytag , commandant un corps de troupes légères des alliés. Son plus grand mérite est sa parenté ; il avoit assez long-tems servi en Autriche , et il a amené en France tout le ridicule de l'*Automatie* allemande ; les trois toillettes du soldat , les coups de baton , les pas obliques et en arrière , et tous les jeux de pantins qui nous ont coûté depuis la paix 80,000 vieux soldats , que le dégoût de ces nouveautés a fait expatrier. (Mort).

LE MARQUIS DE LUGEAC.

Le marquis de Lugeac , lieutenant-général , commandant les grenadiers à cheval , est un homme fort dangereux ,
avide ,

avide , téméraire , fat , hautain , boute-feu , cabaleur , ignorant et décidant toujours. Il est un des conseillers de la bataille de Rosbach , avec le comte de Revel , qui s'y est fait tuer. A Warbourg , il a désobéi à son général , et il a fait des sottises. On s'apercevra dans les guerres à venir , des funestes effets que peut produire la fermentation d'une pareille fête. (Mort.)

LE MARQUIS DE POYANNE.

Le marquis de Poyanne , lieutenant-général , commandant les carabiniers , est un matamore de la même espèce que le marquis de Lugeac. Il a affermé la dépense de l'entretien du corps qu'il commande , et s'en est fait 60,000 liv. de rente aux dépens de qui il appartient ; moyens honteux pour un homme de guerre ! où êtes-vous , du Guesclin , Bayard , Coligny ? que diriez-vous en voyant dans ce siècle tout devenir le prix de l'argent , jusqu'à l'honneur , jusqu'à l'opprobre ! il sacrifie dans un soldat toutes les autres qualités à la figure , et il a perdu le bon esprit de cette troupe respectable qu'il a remplie de ban-

aits indisciplinés. Personne n'est plus suffisant, plus téméraire et plus impérieux que ce général. Il causera les maux les plus funestes dans toutes les armées où il sera employé. (Mort.)

LE COMTE DE BROGLIE.

Le comte de Broglie, lieutenant-général, a beaucoup plus d'esprit que son frère, mais il a une ame qui distille continuellement le fiel et l'absinthe. Il étoit généralement haï dans l'armée; il a de la valeur ainsi que toute sa famille, il l'a poussée même jusqu'à la témérité, et il n'épargne pas le sang. Il a fait tuer mal-à-propos beaucoup de braves gens, entr'autres le brave de Vair, au combat de Wolfhagen. Il a le propos étourdi et méchant; il est cabaleur et insolent. Il entend très-bien la guerre, sur-tout le détail des marches; cependant à celle de la sortie du camp de Corback, il avoit mêlé les colonnes, et c'est ce qui retarda notre arrivée aux postes de Wolfhagen et Volkmissen, et donna le tems aux ennemis de s'y porter avant nous, et nous coûta du monde pour les déloger; il est désintéressé. En

tout le comte de Broglie est un homme supérieur , paîtri de beaucoup de bonnes et de mauvaises qualités ; mais les mauvaises l'emportent pour l'espèce et pour le nombre. (Mort.)

LE PRINCE DE CROUY.

Le prince deCrouy,est un brave homme; rempli de probité et d'application , et meilleur à employer que bien d'autres ; il est le héros de la chronique suivante.

Un de nos généraux , grand architecte ; car ils ont tous des talens essentiels , j'en connois un grand théologien , deux académiciens , cinq ou six poètes (1) , plusieurs peintres , d'autres très-bons cuisini-

(1) Il y a aussi parmi eux des historiens , et des tacticiens excellens. Un entr'autres (le baron de Travers) a fait un livre pour prouver que la guerre est le contraire de la paix , et que l'art de la guerre est l'art de se battre ; il a avancé cela sans craindre de faire un paradoxe. Un Jésuite (le père Rooth) lui avoit donné l'exemple en faisant un gros livre qui prouvoit irreplicablement que les endroits où les Romains enterroient les morts , étoient des cimetières. Un autre général (le comte de Turpin) a fait un livre de tactique , dans lequel M. d'Argenson disoit n'avoir rien trouvé contre les mœurs , ni contre la religion.

niers; mais tous sont galants, et boivent du meilleur. Les héros d'Homère ne leur ressemblent que par les vices. Cet architecte donc, ce général commandoit auprès de Munden, un corps de 4000 hommes sur la Fulde; il couvrait la droite de l'armée Française, un homme qui sert de couverture, craint toujours d'être découvert. Notre général savoit que le toit d'une maison est la partie la plus exposée à la pluie. Il promenoit son inquiétude sans la diminuer par ses fréquentes reconnoissances; pour faire une reconnoissance, on prend ordinairement ce qu'il y a de plus léger. Les Romains y employoient les soldats appelés *velites*, vêtus à la légère.

Il avoit donc la précaution de se promener tous les jours autour de son camp avec 50 hussards et 4 pièces de canon. Du canon? oui, il y a canon et canon, il prenoit les plus légers. Avec cette escorte papillonne, une carte et une longue lunette, il alloit sur la plus prochaine montagne, et delà il voyoit le soleil dorant les campagnes verdoyantes, Anne! ma sœur Anne!

Un jour il aperçoit de la poussière, formée par une colonne dirigée sur son

camp, l'effroi ne saisit pas encore sa grande ame, il veut avant, connoître la force du danger; il fait approcher son canon. Quelques officiers oisifs qui le suivoient, lui représentent que la direction de la colonne n'a pas l'air offensif; qu'elle semble venir du camp du maréchal de Broglie, et qu'il seroit à souhaiter avant de tirer, de savoir sur qui on tire.

» Rien ne peut mieux nous instruire
 » que l'effroi que nous causerons, dit
 » le général, comme cet ancien roi de
 » Pologne: nous les compterons, quand
 nous les aurons tués. « Il pointe lui-même son canon avec un coup-d'œil géométrique, et au bout de sept ou huit volées, on voit arriver un gros homme, gris, galonné, galoppant à toute bride. Trêve, trêve, Monseigneur, dit-il en bon françois. La douleur, la crainte, l'essoufflement ne lui permettent pas d'en dire davantage; on fut même resté dans l'ignorance, et le combat eût continué, si l'un des vainqueurs n'eût reconnu le capitulant pour un commis des vivres. Il repart, on le suit, on se porte sur le champ de bataille, et l'on découvre, avec horreur, qu'on avoit tué quelques

chariots , quelques chevaux , et environ quatre ou cinq mille rations de pain. La colonne n'étoit autre chose qu'un convoi qui arrivoit aux quatre mille hommes qui manquoient de pain depuis deux jours. Que faire ? On ramasse les blessés , et on les mange avec la douleur d'en avoir perdu une partie ; mais avec la gloire de n'avoir pas été surpris. Le canon est sans contredit l'arme la meilleure , et la plus commode pour les reconnoissances. (Mort).

LE BARON DE TRAVERS.

Le baron de Travers ne manque pas de bravoure et de mérite ; il est fort appliqué à son métier , et il l'entend bien ; mais il n'est pas heureux : c'est lui qui commandoit l'arrière-garde des dragons le jour de notre arrivée à Weimar , après Warbourg , et il fut un peu battu. Il est intéressé. (Mort).

MESSIEURS DE THIARS ET DE BISSY.

Messieurs de Thiars et de Bissy , frères ; lieutenans-généraux , academiciens françois , sont remplis d'esprit et d'agrément ;

ils ont de la probité et de la bravoure, mais ils sont gens de Paris.

LE COMTE DE TURPIN.

Le comte de Turpin, lieutenant-général, a de la bravoure, de l'esprit et de grandes connoissances sur la guerre, mais il a la tête un peu chaude ; il s'est toujours conduit avec beaucoup de probité et de noblesse. Il répondit un jour au roi de Prusse une saillie françoise, qui affecta un peu la vanité de ce monarque ; se trouvant à Berlin en 1756, et ayant à traiter avec lui sur des contributions de ses états, le roi lui montra son royaume sur une carte d'Allemagne, et insistoit beaucoup à lui demander : Turpin, que feriez-vous, si vous aviez mon royaume ? Sire, lui répondit-il, fatigué et importuné de la répétition, je le vendrois pièce à pièce pour l'aller manger à Paris. C'étoit assez plaisamment lui faire sentir que son royaume n'est composé que de pièces décousues.

LE MARQUIS DE CASTRIES.

Le marquis de Castries joint à une figure très-agréable et des grandes richesses, beaucoup de nobilité, une valeur franche et noble, et une très-grande application à son métier, qu'il entend bien. Pourvu de la charge de commissaire général de la cavalerie, il commandoit celle qui s'est distinguée à Rosback; c'est à la tête de cette troupe qu'il a fait preuve de volonté, et qu'il a reçu deux blessures à cette malheureuse défaite. Il a fait toute la guerre avec une grande intelligence et beaucoup de bonheur.

Il avoit été chargé de prendre Rhinfels, petite place appartenante au prince de Hesse, qui gênoit nos convois sur le Rhin. La reddition de cette place, qui se fit moitié par force, moitié par négociation, lui valut le brevet de lieutenant-général par la protection du maréchal de Belle-Isle, qui ayant perdu le comte de Gisors, son fils, malheureusement tué à Crevelt, regardoit le marquis de Castries, comme son héritier, et cherchoit à l'avancer. Cet appui, joint à la bonne opinion que les troupes a voient prise généralement de

son courage , lui valut en 1760 une commission fort importante et fort difficile , que son étoile lui fit remplir avec un succès brillant.

M. le prince Ferdinand , après avoir dérobé à M. le maréchal de Broglie sa marche sur Warbourg , et son absence du camp de Sachsenhausen , étoit venu tomber sur la reserve du chevalier de Muy , mal postée à Warbourg , l'avoit battue complètement , forcé à repasser la Dymel , et à se retirer dans le camp de Cassel , pour se rejoindre à la grande armée. M. de Castries s'étoit distingué à la journée de Warbourg , et avoit contribué par sa valeur à soutenir l'effort des ennemis , et à sauver le reste de l'infanterie. Le vainqueur , n'ayant plus aucun ennemi qui inquiétât sa droite , et tenant en échec le maréchal irrésolu sur la manière de finir sa campagne , dont le plan étoit renversé par ce revers , fit un détachement de 18,000 hommes : sous les ordres de son neveu , le prince héréditaire , pour aller surprendre Wezel , et opérer le grand versement de guerre de gauche à droite , projeté entre les cours de Londres et de Berlin. La flotte

anglaise , chargée de 15,000 hommes de débarquement , se porta en même tems vers les bouches de la Meuse , pour effectuer la jonction avec le prince héréditaire après qu'il auroit pris Wezel. Jamais aucun moment de cette guerre n'a été plus critique , plus intéressant et plus dangereux pour la France et l'Autriche. L'armée du maréchal devenoit inutile par son éloignement. Il n'y avoit pas 4000 hommes sur le Bas-Rhin , depuis Cologne jusqu'à Nimègue. Le lieutenant-général Piza s'étoit avancé à Ruremonde avec tout ce qu'il avoit pu ramasser de troupes autrichiennes , qui montoient à environ 3500 hommes tant recrues que vieux soldats Les places frontières de la Flandre françoise n'étoient gardées que par 8 ou 10 bataillons de milice. Huit bataillons occupoient Ostende, Nieuport et Dunkerque.

Ce fut dans ces circonstances effrayantes que le prince héréditaire investit Wezel. Cette ville est une des mieux fortifiées de toute l'Allemagne ; mais elle exige pour sa défense une nombreuse garnison. M. Rodolphe de Castella , lieutenant-général Suisse , qui y comman-

doit depuis le commencement de la guerre, n'avoit que deux bataillons fort delabrés du régiment de Reding Suisse, et trois bataillons de milice. Le relâchement le plus grand s'étoit emparé de cette foible garnison, qui n'avoit pas même ses postes marqués pour une attaque imprévue. Les habitans, plus nombreux que la garnison, et fort attachés au roi de Prusse, étoient fort dangereux. Les ouvrages étoient sans palissades, le canon en mauvais état, point de munitions, point de vivres. L'éloignement des armées avoit étouffé toute précaution. La vue du peril amena la confusion, la crainte et le désordre. C'en étoit fait, et Wezel étoit pris d'emblée, si le prince héréditaire se fût déterminé à l'attaquer brusquement et par escalade; mais il s'obstina à faire un siège en règle. Cette conduite lente remit un peu les esprits des assiégés, et leur rendit le courage. L'espoir du secours, la mal-adresse des Hanovriens dans les travaux de siège, leur lenteur, la nécessité où l'on mettoit la garnison de se défendre methodiquement en l'attaquant

de même , tout se réunit pour sauver cette ville et les Pays-Bas.

Le prince héréditaire avoit bien positivement manqué son coup , et en accordant qu'il ignorât le mauvais état et le découragement interieur de Wezel , il est encore inexcusable d'avoir entrepris un siège , ne devant pas douter qu'un détachement de l'armée de Broglie viendroit bientôt tout tenter pour le lui faire lever. Après cette première faute, il prit un parti violent , qui pensa tourner à son honneur , ce fut de venir au-devant de notre armée.

La nouvelle de la marche du prince héréditaire sur Wezel , répandit la plus grande consternation à Bruxelles et à Versailles. Le maréchal de Broglie partagea la terreur générale. C'étoit sur lui que retomboit la honte et l'indignation publique , en cas que faute d'avoir laissé un corps de troupes sur le Rhin , les Hanovriens prissent Wezel , et pénétrassent dans les Pays-Bas. Rien ne prouvoit mieux la bonne cause de M. de St.-Germain , et l'imprudence du plan de campagne de M. le maréchal. Il le

sentit ; et pour parer à ce malheur qui auroit pu retomber sur lui-même ; il détacha pour le secours de Wezel un corps de 22,000 hommes. Le choix qu'il fit de M. de Castries pour le commander au préjudice de son frère et du chevalier de Muy , le plus ancien lieutenant-général de l'armée , fut autant un effet de sa politique , que de sa confiance. Il cherchoit par ce moyen à se concilier le vieux maréchal de Belle-Isle , alors ministre , et à lui faire partager l'intérêt et le danger de l'opération.

Le marquis de Castries conduisit cette réserve avec la célérité qu'exigeoit l'importance du secours ; il lui fallut décrire un long demi-cercle au travers des affreuses montagnes des duchés de Westphalie et de Bergh. La trace de son chemin resta marquée par les chevaux morts de lassitude , et les soldats malades ou estropiés qui ne pouvoient pas suivre. Enfin il arriva, le 15 octobre au soir , sur Mœurs avec la première division de ses troupes , qui , jointe à dix bataillons , envoyés des côtes de Flandres , montoit à environ 16,000 hommes. Le marquis de Maupeou conduisoit l'arrière-garde à environ deux jours d'intervalle.

Les troupes excédées de la rapidité de leur marche , se trouvant à cinq lieues de la ville assiégée , et comptant aller attaquer le prince héréditaire le surlendemain dans son camp de Burick , se livrèrent à la sécurité et au repos. Le camp où elles s'arrêtèrent est une grande plaine , coupée de fossés et de censes , et assez boisée , qui s'étend entre Rheinberg qu'elles avoient à leur droite , et l'abbaye de Closterkamp qui fermoit la gauche. La ville de Mœurs , où s'arrêta le quartier-général , étoit à une lieue et demie derrière le centre. Elles n'avoient sur leur gauche que six pieces de canon qui avoient fait l'avant-garde ; le reste de l'artillerie et les gros équipages étoient encore au-delà de Mœurs. Sur le front du camp étoit le village de Kampen-Bruck , dont les maisons dispersées couvroient presque toute la plaine , tout le long d'un canal , creusé par le prince Eugène dont il porte le nom , et qui s'étend quatre lieues de Rheinberg à Gueldres. On entra dans le camp sans avoir fouillé le village , ni reconnu les gués du canal. La lassitude ne peut pas excuser le défaut de vigilance. Fischer , avec sa troupe , fût posté dans l'abbaye de Closterkamp , qui n'étoit

séparée de la gauche de la ligne , que par le grand-chemin de Gueldres. Le duc de Fronsac avec les dragons fût posté dans Rhinberg , qui appuyoit la droite de la ligne.

Cependant le prince héréditaire s'étoit d'abord posté au camp d'Alpen, sur les hauteurs qui dominent la plaine entre Wezel et Gueldres , ensuite comptant sur notre lassitude et sur le défaut de précautions qu'on peut en général presque toujours reprocher à nos armées ; il vint le 15 se cacher derrière un petit rideau , qui n'est qu'à un quart de lieue du canal Eugène ; vers les deux heures après minuit , il marcha sur nous en bataille , masquant Rhinberg avec 8000 hommes , et conduisant lui-même sa droite ; il vint pénétrer dans notre camp par le grand-chemin de Gueldres , et le centre du village de Kampbrück qui laisse un grand clair où l'on peut passer un escadron de front , vis-à-vis lequel est un des gués du canal Eugène. Ses dispositions étoient parfaitement prises ; mais le flegme allemand , et la bravoure françoise dérangèrent tout. La tête de la colonne de droite , au lieu d'avancer en silence , et rapidement pour enceindre

le camp françois , et nous prendre en flanc et par derrière , s'amusa à tirailler contre la troupe de Fischer , qu'elle voulut forcer dans l'Abbaye , ce qui donna le tems à nos troupes , entr'autres au brave régiment d'Auvergne , qui fermoit la gauche , de prendre les armes , et se porter sur le bord du grand-chemin pour retarder la marche de cette redoutable colonne. Ce retardement décida le gain de l'affaire ; les François , quoiqu'en désordre et sans généraux , se battirent avec tant d'obstination que le jour arriva avant que les ennemis eussent pu forcer cette résistance. Le marquis de Castries accourut du quartier-général , remit un peu d'ordre , et de ce moment la fortune changea de côté. La colonne de droite des ennemis se replia le long du canal , pour appuyer l'attaque du centre , et occupa le village en entier tout le long de notre front. Il fallut les enloger , ce qui produisit un combat long et sanglant , qui ne cessa que vers le cinq heures du soir , que le prince fit sa retraite sur son camp de Burick , sans être inquiété , ayant perdu environ 6000 hommes aux différentes attaques , il n'en avoit amené avec lui que 14000 ; le reste gar-

doit

doit les tranchées de Wesel , le camp de Burick et les ponts sur le Rhin. La perte des François fut de près de 3000 hommes. Cette attaque manquée , lui fit précipitamment repasser le Rhin , et lever le siège de Wesel , d'où il se replia sur Munster.

Cette bataille , qui a été vive et sanglante , étoit décisive pour la France ; elle couvrit le marquis de Castries , d'un honneur infini , et il fut comblé de graces de sa cour. Il est certain qu'il avoit été surpris , et que sans l'obstination de Fischer , la bravoure du régiment d'Auvergne , et la lenteur allemande , nous eussions essuyé une déroute complète , mais il est vrai aussi , que sa conduite , depuis 7 heures du matin , jusqu'à la fin de l'affaire , décida le succès. Cette victoire augmenta la confiance des troupes , et l'intérêt qu'on prenoit à ce jeune et heureux général.

Il a fait depuis les campagnes de 1761 , et 1762 , toujours subordonné à des généraux peu entreprenants , qui n'ont tiré aucun parti de leur supériorité sur le prince Ferdinand ; on l'accuse d'avoir engagé l'inutile affaire d'Amœnebourg ,

en 1762 , qui coûta mal-à-propos 2 ou 3000 braves gens , dans le tems même qu'on négocioit la paix , et que les deux armées desiroient une suspension d'armes ; mais il est probable que le principal tort qu'il ait eu dans cette affaire , est d'avoir condescendu trop facilement aux idées fougueuses du chevalier de Sarsfield.

Il n'est arrivé que trop souvent dans cette guerre , de sacrifier de braves gens à l'ambition téméraire d'une vingtaine de Matamores , qui ne doutoient de rien , qui prêtoient le flanc à l'ennemi , et qui étoient les fléaux de nos armées. De-là sont venus les cabales , les désordres , l'indiscipline , les pillages et les trahisons. Les courtisans et les favoris sans mérite , vouloient tout envahir à force de brigues et de suffisance.

Revenons au marquis de Castries , bien différent de cette espèce trop nombreuse , il n'a connu que les voies nobles ; il a montré par-tout beaucoup de valeur , des talens et du vrai zèle. Pendant la paix il étudie et travaille beaucoup , et sûrement dans une guerre prochaine il sera utile et estimé dans sa nation.

F I S C H E R.

Fischer étoit un homme singulier , auquel la justice qu'on lui rendoit a nui surtout dans les derniers tems de sa vie ; né de la plus basse extraction , palfrenier du marquis d'Armentières , il développa en Bohême un génie sublime , un courage extraordinaire , et une singulière disposition au métier de la guerre , qu'il a toujours fait en grand ; devenu colonel de troupes légères , le plus habile partisan de l'Europe , il commença la guerre de 1757 , avec succès ; il s'y est distingué par des actions très-brillantes , et enfin il est mort de chagrin , en 1762 , pour avoir été maltraité par le maréchal d'Estrées.

La jalousie de MM. de Broglie , l'a exposé aux plus grands dangers , sur-tout au combat de Wetter ; elle lui fait autant d'honneur , que de honte à ces généraux. Aussi vrai dans ses prophéties , et aussi peu cru que Cassandre , il annonçoit toutes les disgraces qu'il prévoyoit devoir résulter de nos imprudences et de nos mauvais plans. Tous les généraux se servoient de ses idées , et lui en déroboient la

gloire. Sa naissance et ses talens l'ont rendu malheureux. Quant aux mœurs, il avoit celles d'un hussard; mais il a répandu dans le sein des malheureux, les fruits de ses pillages. Enfin ce pauvre et sublime Fischer a fait toute sa vie des envieux et des ingrats, et il est succombé aux chagrins et aux traverses.

M. DCC. LXI et M. DCC. LXII.

LE PRINCE DE SOUBISE.

On doit attribuer au mauvais destin de la France, la fureur que le maréchal, prince de Soubise a montrée pour commander les armées, puisque c'est à son ambition que la France doit le reproche des dépenses énormes qu'elle a faites, et de la perte de plus de 200,000 hommes, et de son honneur, qui ont été sacrifiés dans cette malheureuse guerre.

Le prince de Soubise étoit le plus riche seigneur de la France, beau-père du prince de Condé, ami du roi; il avoit des vertus civiles, de la générosité, de la politesse, de la chaleur dans ses protections, enfin toutes les qualités sociales qui convenoient à sa naissance, son pouvoir et ses richesses. Voilà le caractère qu'il a eu comme particulier; on peut s'en rapporter à ceux qui l'ont connu précédemment à cette guerre.

Son ambition a produit en lui un changement désavantageux, il est devenu bas courtisan de la marquise, injuste et fier

avec ses égaux , envieux des gens de mérite et dur avec ses inférieurs , qu'il s'est accoutumé à rendre coupables de ses propres sottises , dont il commençoit par les rendre victimes. Comme général , il est brave , infatigable , désintéressé , exact sur la discipline ; mais il est ignorant , entêté , présomptueux et colère. Ses vues ne peuvent être que bornées , et sans combinaisons , quoique ses projets soient toujours vastes.

Le premier plan de la guerre , avoit été d'envoyer 24000 hommes au secours de l'impératrice , et le prince de Soubise devoit commander ce secours. La liste de cette petite armée , couroit Paris dès 1756. On y voyoit beaucoup de noms d'officiers-généraux , dont pas un n'inspiroit de la confiance. On amplifia sur ce premier plan , et on fit marcher 100,000 hommes en Westphalie , parmi lesquels furent nommés , les régimens nommés précédemment pour la Saxe.

Le prince de Soubise alla servir comme lieutenant-général à l'armée de Westphalie ; il commença dès-lors à laisser éclater sa jalousie contre le maréchal d'Estrées , par des desobéissances continuelles Il mit

la rivière de Lippe entre lui et ce général , et sembla faire la guerre pour son compte. On prenoit dans les armées d'Estrées et de Soubise , des précautions mutuelles , pour ne pas se communiquer. Cette conduite s'est soutenue depuis , chaque fois qu'on a donné des commandemens séparés , qui devoient des sujets de mésintelligence entre les généraux. Il y a long-tems que cette méthode est reconnue abusive par l'expérience de toutes les nations et de tous les tems , cependant on y retombe tous les jours.

Le succès d'Hastimbeck enfla les espérances et l'orgueil de la cour de Versailles ; d'ailleurs l'alliance des Russes et des Suédois rendoit le moment favorable à la résolution générale , qu'on avoit prise d'écraser le roi de Prusse. Il ne s'agissoit pas moins que de lui enlever tous ses états : les partages étoient déjà faits , sans que personne songeât à la fable de l'ours.

On renforça l'armée de Soubise jusqu'à 35,000 hommes , et il fut joint dans sa marche sur la Saxe par le prince de Saxe-Hilbourghausen, général des Cercles, avec plus de 15,000 hommes. Personne n'ignore que l'armée des Cercles est tou-

jours composées des plus belles et des plus mauvaises troupes que l'on connoisse ; parce qu'il n'y a entre elles ni ensemble , ni intérêt. On peut lire ce qu'en pense Montecuculli dans sa guerre des Turcs.

Peu d'armées ont jamais été plus brillantes et plus mal conduites que celle qui marchoit en Saxe ; c'étoit une troupe de Titans , beaucoup de bras , et point de têtes. Il n'y avoit pas un bon officier général sur 30 ou 40 qui la menoient. Le fameux général Laudon étoit colonel de Croates dans cette armée ; la rapidité de sa fortune a égalé la supériorité de ses talens.

Le roi de Prusse accourut pour s'opposer aux François , et commit la très-heureuse imprudence de passer la Sala avec 25.000 hommes seulement. Le prince de Soubise l'enferma dans son camp , le 4 novembre ; sa disposition , ce jour fut très-belle , mais le 5 , sur un mouvement des Prussiens , s'étant mis en marche , pour lui couper le passage de ses ponts , il prêta le flanc aux ennemis , et fut battu en un moment avec une déroute complète , et les circonstances

les plus flétrissantes pour la nation française. Le comte de Revel , frère du duc de Broglie , auteur de cette disgrâce , se fit tuer par désespoir à la tête d'un petit nombre de braves. Sur 3 ou 4000 hommes environ , qui furent tués ou pris , on compta près de 2000 officiers. La retraite fut encore plus honteuse que la bataille. Une partie de l'armée s'enfuit jusqu'à 30 lieues ; une autre fut sauvée par le comte de St.-Germain , qui la ramena tranquillement , sans être inquiétée par les ennemis. Le prince de Saxe se retira à l'armée autrichienne , et s'y incorpora ; et le prince de Soubise rejoignit la grande armée par Gottingen.

Ainsi se passa la fameuse bataille de Rosback , où le prince de Soubise risqua , et perdit son honneur et celui de la France , par une imprudence insigne , et sans aucun motif raisonnable. Le spéculateur froid imagine qu'après une telle disgrâce , ce général auroit dû , comme Terentius Varro , passer le reste de sa vie à gémir sur cet événement , avouer son ignorance , se rendre justice , et refuser le moindre commandement ; il croit de même que la cour voulant

bien user d'indulgence en faveur de son rang et de l'amitié du roi , auroit dû au moins , pour le punir légèrement , le laisser vivre dans l'inaction , et lui refuser à l'avenir toute confiance et tout service militaire : point du tout ; on va le revoir sur la scène , toujours employé et toujours battu.

Après un an d'intervalle et de disgrâce , le prince de Soubise fut renvoyé à l'armée , pour réparer sa honte ; mais la méfiance , trop juste , qu'on avoit conçue de ses talens militaires , obligea la cour à lui associer le duc de Broglie , à titre de conseil. Aussi-tôt la jalousie mutuelle nâquit entre ces deux généraux : le duc de Broglie faisant les avant gardes de M. le prince de Soubise , ne l'attendit jamais , prit toujours sur lui , agit toujours seul , et risqua tout ; il eut le bonheur de battre le prince d'Isenbourg à Sundershausen. La bataille de Lutzelberg , qui suivit de près , roula encore sur lui. Cependant la cour étoit prête à décider ces grandes et indécentes querelles , en faveur du prince de Soubise , lorsque la bataille de Berghen donnée très-à-propos , et gagnée très-glorieusement

par M. de Broglie , mit nécessairement toute la France de son côté. Le prince eut même la générosité apparente de se désister de toute concurrence , mais il n'en a pas moins prétendu ensuite , avoir reconnu le premier l'emplacement de Berghen , et par conséquent être l'auteur de la position prise par M. de Broglie ; mais malheureusement pour cette chicane il est très-prouvé que M. de Broglie est très-grand détailleur , et que M. de Soubise n'y entend rien.

La campagne de 1760 ayant été manquée par le maréchal de Broglie , M. de Soubise se remit sur les rangs , et la faveur du roi le ramena à la tête de l'armée , ayant à ses ordres ce même général auquel il avoit cédé , mais qui avoit perdu une partie de son mérite , dès qu'il avoit été seul. Dès les premiers jours , la jalousie éclata indécemment , M. de Broglie , forcé à une jonction , se conduisit de mauvaise grace , et n'arriva que le plus tard qu'il put. Voyez les pièces du procès , que la cour a suspendu pendant la campagne ; mais qu'elle a jugé pendant l'hyver d'une façon éclatante en faveur du prince de Soubise.

Les mauvais succès de la campagne de 1760, et le changement de généraux, avoient fait changer les plans. On avoit reconnu le danger de se jeter dans la Hesse et sur le Haut-Weser, avant d'être maîtres des évêchés de Lipstadt et de la Westphalie. Le prince Ferdinand, toujours bien instruit de tous nos projets, s'étoit posté au point intermédiaire de Ham, d'où il appuyoit par sa droite le pays de Munster, et il couvroit Lipstadt, devenue sa place d'armes. Posté dans le camp de Fillingshausen avec 80,000 hommes, il cherchoit à nous y arrêter, et nous faire consumer notre tems et nos magasins, comme il avoit déjà fait les campagnes précédentes. Le prince héréditaire, à proximité de lui, observoit l'armée de Broglie avec 15 ou 20,000 hommes.

Le prince de Soubise ayant rassemblé sur le Bas-Rhin une armée de 110,000 hommes, déboucha par Wesel sur la Lippe, et donna à M. de Broglie rendez-vous au camp d'Unna. Dans cette marche le prince Ferdinand pensa battre entièrement la grande armée du prince de Soubise, en le tournant par sa gauche, et l'attaquant par ses derrières, ce qui

fut d'un mauvais augure. Enfin les deux armées étant jointes, les ennemis resserrés s'enfermèrent dans leur camp retranché. Les dispositions furent faites par les généraux françois, pour une attaque combinée pour le 17 juin, tous les ordres donnés en conséquence, et les signaux mutuels convenus.

Le maréchal de Broglie de retour à son camp, ne s'occupa que des moyens d'avoir à lui seul la gloire de battre ou chasser les ennemis. Il se crut assez fort avec 45,000 hommes, qui composoient son armée, et qui témoignoit une confiance en lui, qui contrastoit avec la consternation de l'armée de Soubise. Il attaqua le 16, au matin, le village de Fillingshausen, sous prétexte qu'il devoit préliminairement s'emparer de quelques censures, pour assurer sa position pour le lendemain. Ayant engagé le combat trop chaudement, il eut lieu de s'en repentir, et il fut obligé de demander du secours à son collègue. Le prince de Soubise, que cette attaque imprévue avoit étonné et fâché, fut cependant sur le point de faire marcher la réserve du prince de Condé, qui étoit intermédiaire,

et de remplir lui-même toutes les dispositions convenues pour le lendemain; mais il fut détourné de cette résolution généreuse par les lieutenants-généraux, Dumesnil et Voyer, qui lui firent entendre, que s'il s'engageoit, et qu'il battit les ennemis, il alloit augmenter la gloire du maréchal, sur qui rouleroit toute l'action, et dont il n'étoit plus qu'auxiliaire; qu'on ne pouvoit pas lui reprocher son inaction, si le maréchal étoit battu; qu'au contraire tout le blâme de cette entreprise manquée, tomberoit sur ce général, et démasqueroit son caractère envieux. Ils conclurent à le laisser dans l'embarras. Ce conseil perfide prévalut, et le prince resta spectateur tranquille de la défaite du maréchal, qui se plaignit hautement de cet abandon.

Ces deux généraux ont mérité dans cette occasion non-seulement le blâme, mais une punition exemplaire; l'un pour avoir risqué une bataille inégale, pour satisfaire son ambition particulière, et ne pas s'en être tenu au plan convenu dans un conseil de guerre, qui devoit être sacré pour lui; l'autre pour avoir sacrifié froidement l'honneur des armes, et la

vie de ses concitoyens au plaisir de perdre son impatient rival.

Une inaction forcée suivit cet indigne début. Chacun avoit écrit à la cour contre son collègue. Le prince de Soubise demandoit à continuer la campagne sur le même plan ; le maréchal attaquoit ce plan , et promettoit monts et merveilles , si on le séparoit. Comme il étoit le plus habile , la cour décida en sa faveur. On démembra l'armée de Soubise , pour porter à 90,000 hommes celle du maréchal, qui s'éloigna en triomphant indécemment , et qui acheva sa campagne sur le Weser , sans succès et sans utilité. Comme il étoit le plus dangereux et le plus avancé , le prince Ferdinand alla s'opposer à lui , et ne laissa au prince héréditaire que 25,000 hommes , pour arrêter le prince de Soubise , à qui il en restoit plus de 60,000.

Avec une armée aussi forte , ayant derrière lui ses magasins et les places du Bas-Rhin , il sembloit que le prince de Soubise auroit pu attaquer Munster , et même Lipstadt. Au contraire , il fut toujours sur la défensive , continuellement harcelé et tourné par le prince héréditaire , qui pénétra à Dorstein et jusqu'au-

près de Wesel. Il passa sa campagne dans les irrésolutions et les inquiétudes, et son armée fut plus fatiguée que si elle avoit operé réellement.

Cependant les Hanovriens firent pendant cette campagne des sottises qui sembloient devoir l'éclairer et l'encourager. Étant au camp de Nieukloster, près de Munster, le général de Kilmansegg sortit de cette ville, et vint se jeter dans l'armée françoise par étourderie, avec 5 ou 60,000 hommes. Les François profitèrent de cette témérité; ils l'attaquèrent sans ordre, mais avec leur vivacité ordinaire, le poursuivirent, et lui tuèrent ou prirent 1500 hommes. Si le lendemain le prince de Soubise eût marché à Munster, il auroit pût s'en emparer. Il fit assiéger le château de Ham par le prince de Condé, qui ne le prit pas. M. de Voyer manqua de même le château de Warendorff.

La marche de tous les évènements de cette guerre paroît incroyable. On ne peut y reconnoître cette nation, à qui dans la guerre précédente n'avoient pas pu résister les plus fameuses places de Flandres et d'Italie, qui encore tout nouvellement,

avoit

avoit pris Port-Mahon , qui pose pour principe dans sa tactique , que toute armée portée derrière des lignes en battue , qui a l'expérience presque continuelle d'actions héroïques dans ce genre , et à laquelle nulle autre nation n'avoit jamais été comparée pour l'attaque , et la défense des places et des retranchemens. Dans cette guerre on voit à chaque instant les François arrêtés à tout court par des bicoques , revêtues de terre , de lignes mal faites , de vieux châteaux.

Cette honteuse campagne ne finit cependant pour les troupes que dans le mois de décembre ; les armées délabrées et ruinées regagnèrent leurs quartiers d'hiver ordinaires du Mein et du Rhin. Les intrigues de cour reprirent leur jeu , le maréchal de Broglie succomba sous le procès qu'il s'étoit préparé , et le prince de Soubise fut encore confirmé dans le commandement , malgré son incapacité reconnue ; mais le roi exigea du maréchal d'Estrées qu'il allât à l'armée l'aider des ses conseils.

Le prince se mit donc en campagne avec une armée nombreuse , et eût ordre de faire sa guerre par Francfort et la

Hesse. Ce théâtre étoit plus brillant , mais encore plus périlleux. On avoit arrangé qu'il se prévaudroit de l'appui des armées impériales qui agissoient en Saxe ; mais dès le commencement de la guerre , nos généraux avoient trouvé moyen de rompre la connexion qui auroit dû se trouver entre les opérations générales. Une bataille perdue, ou une fausse marche, n'est pas une diversion.

La mauvaise étoile du prince de Soubise le suivit par-tout ; on vit reparoître des exemples indignes de la consternation et du désordre, qui accompagnoient toujours son commandement. La division régna bientôt entre les deux maréchaux. Ils furent surpris dans la Hesse , vingt-deux compagnies de grenadiers de France se rendirent prisonnières, sans tirer un coup de fusil. Le prince de Condé eut beau avoir deux succès répétés sur le prince héréditaire, on fut trop heureux de pouvoir négocier une suspension d'armes. Elle s'étoit établie tout naturellement par la lassitude et le dégoût des troupes. Le combat d'Amœnebourg la rompit , et fut une sottise de plus. Enfin , l'armistice fut signé, et suivi peu de temps après d'une paix très-hon-

teuse , mais très - heureuse pour l'armée et pour la France.

Le prince de Soubise est malheureusement encore jeune et robuste. Il est à craindre que le cri général de la nation , les preuves répétées de son ignorance et de son guignon , et la conviction du tort qu'on se fera en l'employant , ne suffisent pas vis-à-vis de la cour , s'il vient une guerre. Ce général est un fléau national , rien ne le rebute ; il a eu beau être deshonoreré et flétri par les chansons , les brocards et les malédictions , il a une ambition constante et inaltérable. Les injures et les plaisanteries ont été poussées jusqu'à l'indécence , on en a fait un gros recueil , intitulé la Soubisade , qui survivra à tout le bien qu'il pourroit faire dans le cours d'une longue vie ; devint-il plus grand général que Turenne ? ce serait un miracle , il ne s'en fait plus. (Mort.)

LE MARQUIS DUMESNIL.

Le marquis Dumesnil , qui vient de mourir , étoit un homme extrêmement dangereux , et capable de tous les crimes. La fortune l'avoit conduit par de fort vi-

laines voies à la plus grande élévation ; né dans l'obscurité , il avoit trouvé moyen par sa bonne mine , son effronterie et la galanterie d'une grande dame , d'entrer dans l'état major de l'armée , et de parvenir aux grades supérieurs. Une profonde politique avoit aidé à le soutenir et l'élever ; il étoit fier , impérieux , cabaleur , imprudent dans ses propos , inquiet et dissimulé ; il étoit le boutefeu de toutes les querelles supérieures de l'armée , il sacrifioit des détachemens entiers à l'occasion de perdre un homme. En 1761 , à la bataille de Fillingshausen que le maréchal de Broglie donna imprudemment par excès de vanités et d'ambition. Dumesnil donna au prince de Soubise l'affreux conseil , de ne pas secourir ce maréchal , et de le laisser battre , ce qui fut fait. Comme il étoit homme audacieux , et de toute main , la cour s'est servi de lui , depuis la paix , pour braver le parlement de Grenoble ; il s'en conduit dans cette dernière occasion de sa vie , comme dans toutes les autres , avec beaucoup d'impudence et de bonheur. Comme cet homme étoit orateur , turbulent , qu'il en imposoit par son audace , et qu'il étoit chef de tous les

mauvais partis , il est un de ceux qui ont le plus nui à l'armée. (Mort.)

M. DE CHEVERT.

On ne peut faire un tableau plus antithétique et plus contrastant , qu'en opposant à celui du marquis de Dumesnil , celui de M. de Chevert , aussi lieutenant-général , qui , d'une naissance obscure est parvenu par tous les grades , qu'il a gagnés à la pointe de l'épée. Tous les momens de sa vie ont été distingués par une valeur éclatante , et une prudence spirituelle. Malheureusement les grades viennent trop tard aux gens qui partent d'aussi loin pour les acquérir. Après s'être glorieusement distingué dans la guerre de 1741 , il s'étoit trouvé négligé , et presque abandonné à la paix ; car l'ingratitude semble être plus acharnée contre l'espèce d'hommes qui mérite le plus de reconnoissance.

Les militaires font à l'état des sacrifices continuels ; le sang , l'argent , la vie de cette classe de citoyens , sont actuellement mis au prix le plus vil ; d'où vient qu'au lieu de soldats et de défenseurs , on a des bandits et des poltrons , d'où

vient aussi qu'on est souvent battu , et qu'il en coûte plus cher pour faire une guerre honteuse qu'il n'en coûteroit pour entretenir une armée formidable ; qui feroit craindre à nos voisins de nous la déclarer.

Cette digression se trouve placée en parlant de ce grand homme ; quand dans cette guerre de 1757 on a voulu l'employer, il étoit trop vieux. M. de Chevert ressembloit dans l'armée françoise au vieux Nestor, sans que pour cela les autres généraux ressemblassent aux autres chefs des grecs. On lui donna en 1758 un détachement, dans lequel l'ordre ne régnoit pas. Le général Imhoff le battit assez légèrement à Mehle, près de Wesel sur le Rhin. Il est trop grand homme pour ne pas lui pardonner cet événement, où les troupes ont eu le plus grand tort. Ce général est mort avec la réputation d'avoir été très-brave, rempli de talens, capables d'actions héroïques, et remarquable sur-tout par sa probité. (Mort).

LE MARQUIS DE VOYER.

Le marquis de Voyer a de la bravoure,

de l'éloquence , de l'instruction en tout genre et beaucoup de talens , enfin toutes les qualités de l'esprit ; mais on ne peut pas l'employer , parce qu'il a tous les vices du cœur ; il a entretenu toutes les cabales , et c'est la seule chose en quoi il ait réussi , car quant aux expéditions de guerre , il a toujours été fort malheureux. En 1757 ayant été chargé de la course sur Halberstadt , il y a établi l'horreur et la honte du nom françois par ses vexations et par sa retraite. En 1760 il a été cabaleur déterminé pour M. de St.-Germain contre M. de Broglie avec le comte du Luc , bel esprit de cour , qui n'a plus resservi. En 1761 , après avoir été un des conseillers de l'indigne abandon du maréchal de Broglie , il a été chargé avec 4000 hommes de prendre le château de Warendorf , qu'il a manqué honteusement , quoiqu'il ne fut défendu que par un parti bleu de 200 hommes , commandé par un garde magasin des fourages. Bar queroutier en tout , le marquis de Voyer est un homme plus dangereux qu'utile. (Mort).

LE COMTE DE GUERCHI.

Le comte de Guerchi, lieutenant-général, étoit un homme franc, droit, honnête et très-brave; il avoit la noblesse et la simplicité d'un ancien chevalier; sa conduite à la guerre a toujours fait la sureté et la gloire des soldats qu'il a menés. A la bataille d'Hasteimbeck, il a contribué à la victoire en remettant l'ordre, et suivant les desseins du général, sans se livrer à la brigade. Il a fait toutes les autres campagnes avec distinction. En 1762, il a été chargé d'arranger les conditions de l'armistice, et il s'y est bien conduit. L'ambassade de France en Angleterre, qui étoit sa récompense, a été pour lui le coup de la mort. Une querelle avec un furieux maltraité par la cour, le chevalier Déon (1) lui a attiré un libelle diffamatoire qui lui a causé le plus violent chagrin, sous lequel il a succombé. Cette querelle lui étoit étrangère, mais il s'y étoit mal conduit. Ce n'étoit ni un homme de ca-

(1) Ce chevalier Deon, s'est trouvé être une femme, et la découverte de son sexe a ranimé sa célébrité.

binet , ni un homme d'esprit , mais le militaire l'a regretté. (Mort).

LE COMTE DE VOGUÉ.

Le comte de Vogué , lieutenant-général , est un homme de mérite , appliqué , brave , honnête homme et modeste. Il a servi toujours avec la plus grande distinction , ne s'est jamais mêlé dans les cabales , et a toujours rempli avec succès et avec gloire toutes les commissions dont il a été chargé. C'est un général excellent pour mener une division , ou une ligne. (Mort).

LE COMTE DE BETHUNE.

Le comte de Bethune , colonel-général , lieutenant-général de la cavalerie , est un homme renommé par ses simplicités. Tout le monde connoît la lettre qu'il écrivoit à Paris , qui fut interceptée , décachetée et publiée par le prince Ferdinand après la bataille de Minden.

» Ferdinandus , Ferdinanda , Ferdinan-
» duin , Dindonus , Dindona , Dindonum ,
» nous allons lui couper les oreilles , etc. »

Le comte de Bethune est honnête homme et fort brave. Une dame alle-

mande , à laquelle il demandoit l'anagramme de son nom , lui répondit que c'étoit une bête.

LE COMTE DE ROCHAMBEAU.

Le comte de Rochambeau , lieutenant-général , inspecteur et beau-frère du maréchal de Broglie , est courageux , appliqué et désintéressé ; il s'est distingué en 1757 à la retraite d'Halberstadt , où il a sauvé la reserve commandée par M. de Voyer. Il a sauvé l'armée à l'affaire de Klostercamp avec le régiment d'Auvergne qu'il commandoit , et il y a fait des prodiges de valeur qui ont contribué à la victoire. Il est lourd , suffisant et entêté , incapable par conséquent d'aller au grand , mais bon officier de détail.

LE COMTE DE SÉGUR.

Le comte de Ségur , lieutenant-général , est très-brave et très-honnête homme ; il est fort malheureux à la guerre ; il est à chaque affaire blessé ou pris , et il a déjà un bras de moins. Depuis la paix il a un peu fait sa cour au nouveau système , et il est un des plus rigides inspecteurs d'infanterie.

Je prédis qu'à une guerre prochaine les inspecteurs prendront toute l'autorité, et que ces charges, ou deviendront venales, ou seront nécessairement abolies, parce qu'elles donneront trop de pouvoir, et exciteront trop de jalousie.

LE BARON DE WURMSER.

Le baron de Wurmsér, lieutenant-général, inspecteur des troupes allemandes, a de la bravoure, de l'intelligence et de grands talens militaires; il est fier, emporté, intéressé, rigide sur le service, dur à lui-même à la guerre, et bon pour commander une expédition, même compliquée et forte. (Mort).

LE BARON DE BEUZENVALD.

Le baron de Beuzenvald, lieutenant-général, inspecteur-général des troupes suisses, est un agréable de Paris, porté au grand par les femmes, incapable, insolent et digne enfant de la fortune; il est à la tête de l'état militaire des Suisses qui le méprisent; il ne sait rien, et ne doute de rien. Il a fait aukant de sot-

tises que de pas à la guerre. Un homme respectable de sa nation le fit taire un jour , en lui disant , avec la franchise helvétique : » Monsieur , vous êtes toujours sous le cotillon des femmes , pour moi il y a long-tems que j'en suis sorti. » Parlons plaisirs , si vous voulez , mais jamais guerre. Nous ne l'avons pas faite dans les mêmes endroits : vous avez servi dans les ruelles de Paris , et moi en Allemagne. »

LE BARON DE WALDNER.

Le baron de Waldner , lieutenant-général Suisse , est brave , honnête et borné. En 1759 , sans le conseil que lui donna fort à propos un de ses amis , il auroit causé la perte de toute l'armée de M. de Conrades , parce qu'il avoit abandonné les défilés de Minden , les seuls par où cette armée pouvoit se retirer , et qu'il fut fort heureusement à tems reprendre. (Mort).

LE BARON DE CLAUSEN.

Le baron de Clausen , mort malheureusement pour la France pendant cette paix étoit un général de grande espé-

rance , fort heureux , fort sage , fort exact , fort savant , et le bras droit du maréchal de Broglie ; il auroit poussé fort loin sa carrière , sa réputation le précédoit , et lui a survécu. C'est une très-grande perte.

LE MARQUIS DE MONTI.

Le marquis de Monti , lieutenant-général Italien , s'est distingué au siège de Mahon et à la bataille de Minden , où il a été dangereusement blessé , ce qui le met même hors de service. C'est un homme de grands talens , et d'un courage héroïque. Les Italiens ne sont , jamais médiocres à la guerre ; ils sont , ou tout braves , ou tout coyons. (Mort).

LE MARQUIS DE LA SÔNE.

Le marquis de la Sône , lieutenant général , lieutenant-colonel du régiment des gardes , est suffisant , ignorant et pillard ; il s'est fort mal conduit dans son commandement de Francfort en 1759 , et à l'affaire de Johansberg , gagnée par le prince de Condé en 1761. On ne peut rien apprendre dans la maison

du roi ; et un lieutenant-général qui se trouve en ligne , après y avoir passé sa vie , est au moins inutile , s'il n'est pas dangereux et de mauvais exemple , ce qui arrive le plus souvent. (Mort).

LE DUC DE NOAILLES.

Le duc de Noailles , capitaine des gardes-du-cops , n'a , non plus qu'aucun de ses enfans , aucune propension pour la guerre. Il a servi fort mal , et il ne servira plus. C'est un courtisan très-fin et très-aimable , fort aimé du roi , et célèbre par ses bons mots. Le grand homme de cette famille est mort.

LE PRINCE DE BEAUFREMONT.

Le prince de Beaufremont est fier , spirituel , brave et habile. Il a été disgracié pour un vice honteux ; il s'en est fallu (disoit-on à Paris) de l'épaisseur d'un Suisse , qu'il n'ait eu le cordon bleu. Il a été exilé pour avoir potté atteinte à la chasteté des treize cantons. (Mort.)

LE MARQUIS DE ST. - CHAMANS

Le marquis de St.-Chamans est homme

d'esprit, mais fort mauvais général, et fort avide. Il aime à voir ses équipages en sûreté, et c'est la seule affaire qui l'occupa à Nienbourg en 1757, lors de l'irruption de l'armée des alliés sur les quartiers d'hiver du maréchal de Richelieu. Il est cabaleur et dangereux.

LE DUC DE LORGES.

Le duc de Lorges, lieutenant-général, est un seigneur très-ignorant, avide et cabaleur. Il a été vivement accusé de poltronerie à la bataille d'Hastembeck, où s'étant mis à couvert des coups de fusil, derrière un gros arbre, il essuya une plaisanterie amère d'un grenadier du régiment d'Eu, qui lui dit en passant : » Mon général, vous avez choisi là un bon chef de » file, il ne vous manquera pas. » Un chef de file est l'homme du premier rang, qui couvre les autres. Il essuya à la même bataille des reproches encore plus sérieux de M. de Chevert, qui le traita avec le dernier mépris. » Taisez-vous, dit le duc de » Lorges, vous n'êtes qu'un soldat. Vous » n'êtes qu'un J... f..., lui répondit Che- » vert. » Les héros d'Homère s'en disoient autant, mais ensuite il se battoient. (Mort.)

LE CHEVALIER DE NICOLAÏ.

Le chevalier de Nicolaï est un général avide, buveur, emporté, cabaleur et ignorant. (Mort.)

LE MARQUIS DE POURPRY.

Le marquis de Pourpry étoit un fort mauvais général. Il avoit été deshonoré à Rosback, pour avoir donné le premier l'exemple de la fuite, et il n'avoit pas reparu depuis. Il est mort. Le marquis de Fouquet, qui étoit dans le même cas, s'est racroché au service ; et est lieutenant-général. (Mort.)

LE COMTE DE Rooth.

Le comte de Rooth étoit très-brave ; comme sont tous les Irlandois, et il avoit la pratique de la guerre ; mais il étoit fort borné, raisonneur et suffisant. (Mort.)

LE DUC DE FLEURY, LE COMTE
DE LA SUZE.

Le duc de Fleury, et le comte de la Suze étoient deux hommes de la cour,
fort

fort mauvais généraux , fort magnifiques , et qui n'ont servi , comme tous les grands seigneurs , qu'à embarrasser l'armée par leur faste et leurs équipages, et la corrompre par leur luxe et leur mollesse. Les Hanovriens connoissoient mieux les armoiries de ces messieurs , que leurs armes, leur ayant pris beaucoup de vaisselle. (Mort.)

LE COMTE DE MAILLY.

Le comte de Mailly-d'Aucourt est fort spirituel et fort brave , il a même des talens militaires ; mais il est impérieux , fier , entêté et insupportable à vivre , surtout avec ses égaux et ses supérieurs. Il avoit à l'armée trop de luxe et de magnificence ; il fouloit le pays et affaïnoit l'armée.

LE MARQUIS DE ROQUEPINE.

Le marquis de Roquepine , lieutenant-général , désintéressé , honnête - homme et brave à outrance , étoit le D. Quichotte de l'armée , il affectoit en tout la singularité , et il avoit la tête un peu timbrée. Un seul trait que je vais citer , le caractérise

A l'affaire de Corback , la brigade suisse de Castella , exposée à un feu très-vif, plia un moment ; le général Roquepine y arriva , et avec l'enthousiasme héroïque , dit aux deux régimens qui la composoient :
 » braves Helvétiens , souvenez-vous de la
 » valeur que montrèrent vos ancêtres de-
 » vant Nancy , contre Charles le témé-
 » raire. » La harangue eût son effet, sou-
 tenue par l'exemple qu'il donna ; car quant à la citation , l'époque n'étoit pas de fraîche date , et quant à l'expression , il n'y avoit pas un quart des auditeurs qui entendit le François. (Mort.)

LE CHEVALIER DE GROLLIER.

Le chevalier de Grollier est un exemple frappant de l'impunité des mauvaises actions dans l'armée française. Il est lieutenant-général , et même fort en vogue. En 1757 , étant brigadier et colonel du régiment de Foix , commandant à Lips-tadt , il fut accusé et condamné pour friponneries criantes , accompagnées de trahison , car friponnerie simple n'eût été rien , alors tout le monde voloit. Il fût arrêté , et son procès fait , on le troyoit

perdu , mais en lâchant une partie de son profit , il en sortit blanc comme neige ; il eût même en 1758 la permission de servir comme volontaire à l'armée. En cette qualité il se distingua à la bataille de Crevelt , à la tête des carabiniers , ce qui le rétablit totalement. En 1759 , il fut placé commandant dans le duché de Clèves , où il ne parut pas corrigé de ses pilleries. Il a continué à servir depuis avec beaucoup de valeur et fort peu d'intégrité. Il est voleur , cabaleur , et fort relâché sur la discipline ; mais il est brave , et il ne manque pas de talens ; c'est même un des meilleurs à employer , en fermant les yeux sur ses vices , que rien ne peut corriger , et que l'impunité et les exemples supérieurs encouragent. (mort.)

LE MARQUIS DE BREHANT.

Le marquis de Brehant avoit gagné l'estime et la confiance générale par des manières franches , une ame fort noble , et une grande valeur. Il étoit excellent pour mener une colonne à l'ennemi , où pour soutenir une arrière-garde. Sans avoir de grands talens , c'étoit un homme

utile et de bon exemple à l'armée. (Il est mort.)

LE BARON DE BEAUSOBRE.

Le baron de Beausobre , lieutenant-général , étoit trop vieux pour être utile. Il avoit une longue expérience et des talens militaires ; mais il étoit conteur , et il aimoit l'argent. Il ne se couchoit jamais à la guerre depuis une aventure désagréable qui lui étoit arrivée en Flandres , étant colonel de hussards , et se vantant d'être très-vigilant , et de ne pouvoir jamais être surpris , il fut arrêté prisonnier dans son lit au milieu de son camp , et emmené sans bruit à l'armée ennemie par des hussards autrichiens , qui le trompèrent avec de faux ordres du maréchal de Saxe. (Mort.)

LE BARON DU BLAISSEL.

Le baron du Blaisel , lieutenant-général , est homme de grand mérite et de grand courage ; il a des talens et de l'expérience ; il est sur-tout propre à la défense des places , ce qu'il a prouvé à Giessen , petite ville toute ouverte , où il a soutenu , en

1759, un siège glorieux contre le prince Ferdinand; son opiniâtreté sauva alors les quartiers du Mein et du Rhin, en donnant le temps de les rassembler, et a préparé la bataille de Bergen, après laquelle le baron du Blaisel a suivi les ennemis jusqu'en Hesse de son propre mouvement, sans secours et sans ordres. C'est un bon officier, mais comme il a servi dans les troupes légères, il est pillard et dépensier. (Mort.)

M. DE CHABOT.

M. de Chabot, lieutenant-général, surnommé la Balafre, pour le distinguer des Rohans Chabot, est un excellent officier, de grande expérience et de grand courage; mais il aime l'argent, et on l'accusoit d'avoir un peu le défaut des troupes légères; de ne se battre sérieusement que l'orsqu'il étoit question d'attaquer ou de défendre de l'argent. Son régiment des volontaires royaux étoit invincible sous ses ordres; il fit une défense héroïque sur le pont d'Hoya en 1757, et il donna plus de tems qu'il n'en falloit pour rassembler l'armée, si la consternation et l'esprit de vertige ne

se fussent pas emparés des généraux ; il s'est toujours distingué depuis , et c'est un des meilleurs généraux de l'armée française. Le chevalier de Chabot , maréchal-de-Camp , est aussi un fort bon officier général , mais fort inférieur à son frère. (Mort tous les deux).

M. DE BOURCET.

M. de Bourcet , lieutenant-général , sorti du corps des ingénieurs , a des talents distingués et une très-longue expérience ; il a vieilli dans les emplois subalternes , et il a été 36 ans lieutenant ; sa science principale est la topographie et les marches d'armée ; il a posé des principes excellens sur cette partie sublime de la guerre , qui dirige toutes les autres ; il a voulu même l'assujétir à des règles et l'enseigner. A cet effet il a créé le projet d'un état-major perpétuel , dans lequel il rencontre beaucoup de contradictions , et qui ne peut presque pas réussir en France ; il a eu la main forcée , et beaucoup trop de complaisance dans le choix des sujets. On l'avoit envoyé avec M. le prince de Soubise pour son conseil , mais il n'étoit pas assez écouté.

Entre autres travaux , il a fait une carte militaire , et raisonnée des Alpes , qui passe pour un chef-d'œuvre. (Mort).

LE PRINCE DE BEAUVEAU.

Le prince de Beauveau est ambitieux , fier , suffisant , brave , honnête homme , plein de bonne volonté , borné , entêté et mauvais général ; il a déployé toutes ces qualités , et tous ces défauts dans tout le cours de la guerre , mais particulièrement dans la campagne de Portugal , où on l'envoya commander le subsidé de 7000 hommes , qu'on s'étoit engagé de fournir à l'Espagne.

Rien n'étoit plus injuste que cette guerre. Les Portuguais , qui n'avoient aucun motif pour s'y attendre , n'y étoient nullement préparés ; leur perte étoit évidente et sans ressource. Ils n'avoient pas vu de guerre depuis celle de la succession d'Espagne , finie en 1713. L'état militaire étoit anéanti , le royaume déchiré par des troubles , des assassinats , des châtimens publics , des tremblemens de terre ; les finances étoient épuisées , 7 à 8000 paysans conduits par des gentilshommes incapables , enfermés dans de vieilles fortifica-

tions délabrées , sans artillerie , sans subsistance , ne pouvoient pas garantir le royaume d'une conquête rapide. Quarante mille Espagnols , dont la plupart des officiers avoient fait toute la guerre de 1741 en Italie , secondés par 7000 François aguerris , devoient ne trouver aucune résistance ; toute l'Europe plaignoit le Portugal , et voyoit d'avance les drapeaux de Castille , plantés sur les châteaux de Lisbonne.

La mal-adresse des généraux , le manque de précautions , les lenteurs , l'ignorance , le défaut de moyens , les trahisons , l'aveuglement général , combattirent pour les Portugais. Vingt-cinq mille Espagnols ou François périrent en deux mois de misère et de fatigue , sans avoir pénétré plus de quinze lieues dans le pays ennemi , et sans que les coups de fusil en eussent tué 500 , si on excepte les traîneurs et les maraudeurs , qui furent assassinés par les paysans. Cette mauvaise conduite et ces mauvais succès sont incroyables , ils ont mis le comble à tous les malheurs de la France et de l'Espagne , en ôtant toute égalité , et par conséquent toutes les ressources de la négociation.

Le prince de Beauveau a fort bien rempli son rôle dans les sottises générales ; il a constamment entretenu la discorde par sa fierté ; il a aliéné le cœur des Espagnols , et il a montré beaucoup d'incapacité ; il se laissoit guider par le marquis de Boufflers , son major-général , qui a emporté de ce pays une haine universelle qui l'a suivi en France , et qu'il méritera par-tout.

Le prince de Beauveau est rempli de prétentions , fait tous les jours de nouvelles demandes , et finira par obtenir le commandement des armées , ce qui peut avoir des suites très-funestes.

Il me resteroit à tracer les portraits de beaucoup de généraux , si je voulois repasser en revue la liste nombreuse de ceux qui sont venus jouer différents rôles sur le théâtre dangereux de la guerre de 1757.

Je dirai rapidement , que parmi les bons on a vu Messieurs de la Touche , d'Epies , Montazet , Pelletier , Gantès , Destaing , Belsunce , Filley , Cursey , Crillon ; parmi les médiocres , le comte de Lusace , Dieckau , Nugent , Egmont , Soupire , Gailon , Brassac , Harcourt , Cologon , Herouville ; parmi les mauvais , Raimond ,

Asfeldt , Dandlau , Torcy , Dessales , Lusignan , Duluc , Beaupreau , Glaubitz , la Chèze et la Châtre. Quantité d'autres sont restés ignorés , plus obscurs et moins employés que les simples soldats. Heureux encore ceux qui ne se sont pas déshonorés , puisqu'il en coûtoit si cher à la patrie pour chaque réputation ! Combien ont cimenté leur déshonneur avec le sang de quantité de braves gens , morts sans utilité et beaucoup avec infâmie.

En Canada , le respectable et malheureux Montcalm , Bourlamarque et Levi exigent des éloges , pendant qu'aux Indes le forcené Lally mérite un échaffaud. La gloire de Ste.-Croix à Belle-Isle n'efface pas la honte de Louisbourg , de Terre-neuve , de Grenade et de la Martinique. Sur mer , la Gallissonière , Macnemara , Sabran et Blenac , faussement accusés par les Espagnols , ne garantissent pas l'honneur du pavillon , que le maréchal de Conflans , la Cluc , Duquesne , Desgouttes , et peut-être Dache font perdre à nos vaisseaux en ruinant notre marine.

Par-tout des succès malheureux , des anecdotes flétrissantes , des vues mal combinées , des projets sans soutien , ont

été la production des cabales de cour , de la dissolution des mœurs nationales , de l'avidité des employés et des changemens rapides des ministres. On voit avec scandale dix ou douze ministres ne passer au travers des affaires publiques que pour être renversés aussi-tôt que placés. Chacun a cherché la richesse dans ces places glissantes et périlleuses , où la sûreté ni l'honneur ne résidoient pas. Le vertige générale de la nation , communiqué aux alliés de la France , n'a pu résister , ni au patriotisme des Anglois , ni au génie du roi de Prusse.

D'autres peuvent écrire l'histoire de cette triste et funeste guerre : c'est un monument affreux pour les François ; il faut mentir impudemment , si l'on ne veut pas à chaque ligne dévoiler leur deshonneur. Je ne veux rien dire davantage ; je répugne même à en avoir déjà tant dit ! . . .

A quoi sert la vérité , quand le vice est dans toute sa force ? elle aigrit , et ne corrige pas. Tirons un voile sur ce tableau , qui est d'une dureté amère ; mais qui d'un jour à l'autre peut se retracer avec une ressemblance funeste ,

(156)

si le maître des empires ne tient pas
tout prêt des événemens inattendus qui
changent les causes !

F I N.

T A B L E

DES MATIÈRES,

Contenues dans ce volume.

C ABALES de cour , et observations sur le prince de Brunswick. pag.	2
Le maréchal d'Estrées.	22
Le vicomte de Maillebois.	26
Le duc d'Orléans.	28
Le prince de Condé.	29
Le comte de la Marche.	22
Le maréchal de Richelieu.	22
Le comte de Clermont.	28
Le comte de Morangiés.	33
Le maréchal de Contades.	34

<i>Le marquis de Villemur.</i>	42
<i>Le comte de Mortagne.</i>	42
<i>Le duc de Randan.</i>	44
<i>Le duc de Brissac.</i>	45
<i>Le marquis d'Armentières.</i>	47
<i>Le marquis de Maupeou.</i>	50
<i>Le marquis d'Auvel.</i>	ibid.
<i>M. de Boiscléreau.</i>	52
<i>Le maréchal de Broglie.</i>	55
<i>Le comte de Saint-Germain.</i>	68
<i>Le chevalier de Mury.</i>	83
<i>La Morlière.</i>	93
<i>Le duc de Fronsac.</i>	94
<i>Le duc de Coigny.</i>	ibid.
<i>Lutzelbourg et Maugiron.</i>	95
<i>M. de Saint-Pern.</i>	ibid.
<i>Le Comte de Stainville.</i>	96
<i>Le marquis de Lugeac.</i>	ibid.
<i>Le marquis de Poyanne.</i>	97
<i>Le comte de Broglie.</i>	98

T A B L E.	159
<i>Le prince de Crouy.</i>	99
<i>Le baron de Travers.</i>	102
<i>MM. de Thiars et de Bissy.</i>	ibid.
<i>Le comte de Turpin</i>	103
<i>Le marquis de Castries.</i>	104
<i>Le marquis de Fischer.</i>	115
<i>Le prince de Soubise.</i>	117
<i>Le comte de Mailly.</i>	145
<i>Le marquis de Roquepine.</i>	ibid.
<i>Le chevalier de Grollier.</i>	146
<i>Le marquis de Brehant.</i>	147
<i>Le baron de Beausobre.</i>	148
<i>Le baron de Blaisel.</i>	ibid.
<i>M. de Chabot.</i>	149
<i>M. de Bourcet.</i>	150
<i>Le prince de Beauveau.</i>	152

Fin de la Table.

181	Le prince de Saxe
182	Le duc de Saxe
183	Le duc de Saxe
184	Le duc de Saxe
185	Le duc de Saxe
186	Le duc de Saxe
187	Le duc de Saxe
188	Le duc de Saxe
189	Le duc de Saxe
190	Le duc de Saxe
191	Le duc de Saxe
192	Le duc de Saxe
193	Le duc de Saxe
194	Le duc de Saxe
195	Le duc de Saxe
196	Le duc de Saxe
197	Le duc de Saxe
198	Le duc de Saxe
199	Le duc de Saxe
200	Le duc de Saxe

Fin de la Table